

LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT: }
\$2.00 PAR ANNEE. }

NOVEMBRE 1895

ADMINISTRATION: }
23 RUE ST. NICOLAS. }

SOMMAIRE

UN CAS URGENT,	<i>Alme Dandurand.</i>	VALSE PRINTANIÈRE, (<i>musique</i>),	•••••
LA SECTION DES BEAUX ARTS À LA "KERMESSE," •••••		MA ROBE NEUVE,	<i>A. Bodaly.</i>
LA FEMME EN POLITIQUE,	<i>Marie Vieuxtemps.</i>	L'OPÉRA FRANÇAIS,	<i>Météore.</i>
NOTES D'UN MONDAIN,	<i>Muscadin.</i>	ICI ET LÀ,	•••••
TRAITÉ DE LA CORRESPONDANCE,	<i>Baronne Staffé.</i>	LE COURRIER DE LA MODE,	•••••
LES BICYCLETTES,	•••••	FLEURS DE SANG, (<i>poésie</i>),	<i>Sully Prudhomme.</i>
SAVOIR-VIVRE,	•••••	LETTRÉS D'UNE MARRAINE,	<i>Em. Raymond</i>
L'HYPOTHÈSE DU MAGNÉTISME ANIMAL,	•••••	L'EXPOSITION DE PEINTURES A L'ASSOCIATION	
QUESTIONS SOCIALES,	•••••	ARTISTIQUE,	•••••
LES IDÉES DU COLONEL,	<i>Guy de Maupassant.</i>	CONSEILS,	•••••
LA CUISINE,	<i>Lourne Broche.</i>		

Un Cas Urgent.

AUX JEUNES CANADIENNES.

Il faut avoir le courage de regarder en face la triste vérité.

La langue française, notre langue nationale s'est corrompue parmi nous depuis la conquête, au point qu'un homme parlant *correctement*—dans la classe censée instruite—ne se trouve pas une fois sur cinq cents, et qu'un enfant à qui on a enseigné à prononcer convenablement ou à substituer, par exemple, le pronom *nous* à l'indéfini et populaire *on*, est cité comme une espèce de phénomène.

Voyez donc le prodige ! une fillette qui dit naturellement : " Nous allons nous promener," au lieu de : " On va se promener."

La surprise qu'une chose aussi simple nous cause et les félicitations que reçoit la mère pour cet acte si peu héroïque d'apprendre à son enfant à *parler français* montre le degré d'ignorance où nous sommes descendus.

On ne songera pas, je pense, à demander des preuves de mon avancé, à la vérité peu flatteur.

Il me suffirait de répondre à ceux qui doutent ou qui voudraient réclamer :

— Ecoutez d'une oreille critique les conversations de salon. Allez passer une matinée au Palais. Arrêtez-vous auprès d'une cour, où des collégiens, où des écolières jouent, et vous viendrez me dire si les insultes à la grammaire ne foisonnent pas comme vermine dans le langage bâtarde, moitié anglais, moitié...autre chose, de nos compatriotes vieux et jeunes.

Combien disent : " *Tant* qu'à moi " — " J'ai *téléphoné*" (avec deux accents circonflexes sur l'o) — " Ma *modiste* fait bien les robes " — " Je *tente* sur cet objet " — " Il a *marié* ma nièce " (pour épousé) — " Ce chanteur *acte* bien " — " C'est bien de valeur " pour : " C'est dommage " ?

Je ne parle pas de nos graduées, à qui on entend souvent répéter : " Tout le monde sont passés," " une belle éventail," " Dérangez-vous pas ! " " Donnez moi-z-en," " Donnez-vous pas de trouble " ; ni des avocats, qui se flattent d'avoir " *éclairci* le tribunal sur certaine question " ; ni des savants magistrats qui déclarent que la Cour *parma* (permet), et que " *ports* égales seront distribuées aux parties " (pourquoi pas *porties* ?).

Pour que des erreurs aussi grossières, se commettent tous les jours dans le journalisme aussi bien que dans nos discours, il faut que nous soyons bien dégénérés, je le répète.

L'est-on assez en effet quand on en est arrivé à craindre d'être ridicule en parlant bien ! quand, à l'école, les enfants qui ont le courage de réformer leur langage se font décerner les épithètes de "prétentieuses" et d'*affectées* ? Quand, enfin, les professeurs d'une institution, qui exigeaient une réforme radicale du langage chez leurs élèves reçurent tout récemment des lettres de menaces, dans lesquelles des parents indignés déclarent qu'ils ne mettaient pas leurs enfants au collège pour qu'ils apprennent à *faire des gestes* (des manières).

Et l'on resterait froid devant de pareils symptômes ! Et l'on ne répondrait pas au cri d'alarme poussé par ceux de nos écrivains qui ont l'amour et le respect de leur race !

Où allons-nous d'une telle allure ? Où s'arrêtera notre degriugolade ? Quel langage, enfin, parleront nos petits-enfants ?

Il est temps, il est plus que temps, d'enrayer le mouvement si nous ne voulons pas aboutir au patois. Car pour peu que la situation s'aggrave, nous ne pourrons plus dans quelques années nous faire entendre de nos frères, les français, sans interprète.

Notre ignorance du dictionnaire est scandaleuse. Nos conversations tournent dans le même petit cercle restreint, qu'il s'agisse de n'importe quel sujet.

Il est vrai que cette indigence du vocabulaire est contre-balancée par l'invasion des anglicismes ; mais cela ne fait qu'ajouter au mal.

Quand une jeune personne ayant subi la contagion anglaise vous assurera que les apparences sont *déceptives*, vous ne songerez pas, je pense, à la féliciter sur la connaissance des deux langues que son erreur prouve. On ne pourra la louer de sa science que quand elle les saura assez bien l'une et l'autre pour ne pas les confondre.

Que ne se met-on franchement et exclusivement à l'anglais plutôt que de polluer notre belle langue par un grotesque alliage !

Il est quelques-uns de nos compatriotes à qui on doit être reconnaissant de s'exprimer dans un

idiome étranger. C'est autant d'affronts qu'ils épargnent à leur langue maternelle.

Mais c'est là une triste consolation. La pensée que nous gaspillons ce dernier héritage de nos ancêtres, que nous profanons et dédaignons cette langue aristocratique que dans tous les pays civilisés de la terre on tient à honneur de connaître, on s'efforce de parler aussi bien que sa propre langue, a de quoi briser le cœur.

Dans ce péril que court notre nation, c'est à vous, mes jeunes compatriotes, qu'on fait appel pour nous relever.

"*La main qui pousse le berceau est celle qui mène le monde*" ; c'est la devise d'un journal féministe américain.

Jeune femme qui avez de petits enfants, jeune fille qui serez mère un jour, chaque incorrection de votre langage est comme une semence mauvaise qui portera des fruits dans les générations futures.

Le progrès, l'épuration de la langue française en ce pays ne dépend que de vous. Votre énergie, votre volonté seules sauveront le Canada français d'une décadence honteuse. La révolution salutaire qui dans le cercle intime de la famille reformera notre français corrompu ne peut se faire que par votre initiative.

Pouvez-vous le comprendre, et négliger un si grand, un si saint devoir !

Surveillez attentivement vos discours. Quand vous aurez constaté que vous ne pouvez dire deux phrases sans faire au moins quatre fautes, votre patriotisme, ou tout au moins votre amour-propre stimulera votre courage. Pendant qu'il en est encore temps, et, surtout, avant de contaminer le langage des enfants qui apprennent de vous l'art de la parole, vous vous mettrez sérieusement à corriger votre accent et votre syntaxe fautifs, sans vous soucier des sarcasmes des imbéciles et des ignorants qui s'étonnent que des français s'efforcent de parler...français.

Pour quelques-uns de ces béotiens, à la vérité l'idiome de Corneille est une énigme fermée, et leur apparent dédain pour lui n'est que le découragement de ne pouvoir arriver à le deviner.

Ceux-là nous les inviterions volontiers à se dire et à se faire anglais.

Mais vous, mes chères lectrices, vous aurez la fierté de votre nom de françaises, et vous voudrez

léguer au vingtième siècle une génération instruite, avec un caractère national bien tranché, représentant dans le Nouveau Monde, livré peut-être au volapuk, la civilisation et le génie français.

Et vous verrez avec orgueil les américains diletantes, au lieu de traverser la mer, venir dans vingt ans chercher auprès de vos filles, de vos fils,

jaloux dépositaires de nos chères traditions, le pur accent, la grâce éloquente, de la plus belle langue du monde. Courage, donc, mes jeunes amies, et à l'œuvre !

La patrie compte sur vous !

M^{me} Dandurand.

La Section des Beaux Arts à la "Kermesse."

Je tiens à enregistrer le succès de cette gracieuse innovation dans une fête de charité. Je sens aussi, puisque dans cette affaire j'ai accepté d'être la servante de l'Art, qu'au nom de ce dernier j'ai une dette de reconnaissance à payer à la Présidente et aux directeurs de l'Hôpital Notre Dame.

Comme j'eus l'occasion de le dire à Mme Thibaudeau, lors de la démonstration sympathique que lui firent à la fin de la Kermesse les patronnes de l'hôpital, "C'était être deux fois bon et deux fois charitable que de mettre sur le même pied les clients de l'Hôpital Notre Dame et ce noble paria : l'Art."

L'Art en effet dans ce pays en est réduit comme le Troubadour du XV^{me} siècle, à chanter sa chanson aux étoiles et à échanger les œuvres de son génie contre un morceau de pain.

Aussi était-il tout surpris l'autre jour, lui qui dans cette contrée inhospitalière ne s'est jamais vu à pareille fête, d'occuper à la Kermesse une place d'honneur, de se reconnaître dans la société canadienne tant d'amis et d'admirateurs.

L'exposition artistique de la Kermesse a été en effet, pour plusieurs, une révélation des talents de nos compatriotes. Elle a été l'objet d'une inauguration solennelle par le Gouverneur de cette province, et a fourni à ce personnage officiel, ainsi qu'à M. Kleczkowski, consul général de France, l'occasion d'y prononcer des paroles mémorables où nous voulons voir de bons augures, de rassurantes promesses pour l'avenir artistique du Canada.

On peut donc à bon droit espérer que cette tentative aura marqué le premier pas dans le développement du goût public et le second dans la protection officielle des artistes nationaux.

Et c'est pour cela qu'on ne saurait trop louer la généreuse et intelligente inspiration de la présidente de la Kermesse, Mme Thibaudeau, qui a offert

aux peintres et aux sculpteurs une si large hospitalité. Nous devons aussi des remerciements à Mme Alf. Thibaudeau et à Melle Van Horne, les deux vice-présidentes, dont la libérale et intelligente collaboration a valu la meilleure part du succès du département des Beaux Arts. A Mme Auzias-Turenne, la charmante et dévouée ambulancière qu'on vit toujours à son poste, et au gracieux bataillon de jeunes filles qui servit sous ses ordres, les pauvres devront une grosse somme de reconnaissance.

A nos amis les artistes enfin qui ont rehaussé par leur concours l'éclat de cette joyeuse fête, et qui lui ont donné un cachet aristocratique, nous sentons le besoin de dire aussi : *merci.*

M^{me} Dandurand.

C'est dans la galerie de peintures qu'eut lieu la présentation d'un beau médaillon en bronze à Mme Thibaudeau, la zélée et l'infatigable présidente de l'Hôpital Notre Dame.

Ce médaillon est l'œuvre de M. Hébert, notre sculpteur canadien, et le don de cet artiste et du généreux bienfaiteur de l'Hôpital, M. le Dr. Lachapelle, qui en a fait exécuter le coulage en bronze par la maison Barbedienne de Paris. Les donateurs de cette œuvre d'art doivent être contents du double résultat qui témoigne à la première ambulancière de l'admiration de ses amis et collaborateurs, et qui rapporte en même temps une fort belle somme à la Kermesse.

Pour compléter la liste des bienfaiteurs de la Section des Beaux Arts, ajoutons les noms de :

M.M. Allan & Cie. ; la Société des Arts du Canada ; la Compagnie des Tramways de Montréal ; le Chemin de Fer du Parc et de l'Ile ; la Compagnie du Pacifique Canadien ; la Compagnie du Grand Tronc ; Mme la Comtesse d'Aberdeen ; M.

et Mme Alf. Thibaudeau ; Mme H. Gerin-Lajoie, Mme A. Turgeon de Québec ; Mme G. Grenier ; Québec ; M. Pelletier, fabricant de poteries, Iberville ; M. Lachance, pharmacien, rue Ste Catherine ; M. et Mme Auzias-Turenne ; Mme G. Marchand, St. Jean ; Mme Geo. Drummond ; Sir W. Hingston ; M. E. Barbeau ; Mme S. Parizeau, St. Jean ; Mlle Marie Paule de Cazes, Québec ; Mme R. Thibaudeau ; Mme Emery Molleur, St. Jean ; M. Marcotte, en-canteur ; M. Hicks ; M. A. Corriveau, Iberville ; MM. Jos. Turgeon, Albert Charpentier, MM Chs. Beaubien et E. Surveyer, Melle Alice Livingston, Mme L. P. Brodeur, St. Hilaire ; M. Gagnon, Québec, Mme Murphy, Mme B. Casgram, M. Patenaude, M. Pinoteau, M. Boucher, marchand de musique, Melle A. Lajoie, MM. Sénécal, imprimeurs, Mme Sincennes, M. A. Carmel, imprimeur, etc., etc.

M. Pratte a obligeamment prêté l'orgue éolien, qui a charmé l'oreille des visiteurs de la galerie de peintures, et le superbe piano qui a rendu de si grands services dans les divertissements artistiques donnés aux Beaux Arts.

Les applaudissements ont déjà récompensé les amateurs qui ont joué avec tant de talent la comédie intitulée *Rancune*, et les gentilles petites actrices : Melles Sauvalle, Wiallard, Lareau, Roy, Tarte et Hone—de la Matinée enfantine.

La plus belle soirée pour les fervents de l'Art a été celle organisée par Melle Van Horne, où le Rev. M. Barnes a donné, au moyen de la lanterne magique, une reproduction des tableaux des primitifs et de quelques-uns des maîtres modernes.

TEMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE.

Les bienfaiteurs Français de la Section des Beaux Arts à la Kermesse de l'Hôpital Notre Dame voudront bien trouver ici l'expression de la profonde gratitude des directrices de cette Section pour les dons généreux qu'ils leur ont fait parvenir.

Merci ! pour les pauvres malades canadiens, à leurs illustres compatriotes d'outre-mer.

Comme nous le prévoyions, l'offrande des écrivains et des artistes de la mère-patrie a produit une moisson d'or.

Que cette pensée réjouisse et récompense leur cœur compatissant.

Voici la liste des illustres donateurs qui ont

répondu avec une spontanéité touchante à notre appel :—

MM. Jules Simon, Lord Dufferin, Ernest Legouvé, le duc d'Aumale, le comte d'Haussonville, Paul Bourget, le Rév. Père Didon, Sully Prud'homme, Captier, supérieur de St. Sulpice à Paris, le comte de Montesquiou-Fézensac, le marquis de Lévis, le comte de Verneuil, Révoil, Ed. Drumond, le marquis de Montcalm, le peintre Gérôme, Mme Juliette Adam, Mme la Duchesse d'Uzès et Mme Jeanne Guibet.

DISCOURS DE M. KLECZKOWSKI, À L'OUVERTURE DE LA SECTION DES BEAUX ARTS.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je n'ai que peu de chose à dire ; et si je n'étais pas retenu par la crainte de paraître manquer aux règles de la courtoisie, j'ajouterais que j'eusse bien préféré qu'il m'eût été permis de ne rien dire du tout ! Mais vous le savez, Mesdames, et vous ne l'apprenez que trop vite—jeunes filles qui m'écoutez—nous autres, faibles hommes, nous ne savons pas résister à un désir dont l'expression nous arrive par la bouche d'une femme ; nous sommes sans défense devant certaines sollicitations, et quand ces sollicitations sont formulées par des voix amies, oh alors ! nous sommes vaincus d'avance, nous répondons—*oui*—aveuglément, follement, et nous ne prenons même pas le temps de nous demander si l'engagement, ainsi arraché à notre candeur, nous serons en état de le remplir, et de le remplir honorablement !

J'ai promis ; je veux faire honneur à ma promesse. Qu'il me soit tenu compte au moins de ma bonne volonté !

Il semble du reste que cette bonne volonté reçoive déjà sa récompense, car, à mesure que je m'abandonne au cours de mon inspiration, je comprends mieux qu'en s'adressant à moi, les aimables solliciteuses, dont je me plaignais timidement tout à l'heure, avaient entendu s'adresser avant tout à mon pays. Or, comment un agent français ne serait-il pas flatté et touché, tout ensemble, de constater qu'aussitôt qu'il est question des choses de la pensée, des choses de l'art en particulier, les esprits cultivés se portent d'un mouvement instinctif, et comme par une pente naturelle, vers cette vieille terre de France, qui sera toujours la patrie de l'idéal et des recherches désintéressés !

“ Le Dieu grand, le Dieu fort, c'est le Dieu des idées.”

Le génie français, on en médit, mais on ne peut pas s'en passer. Vous êtes-vous demandé quelquefois ce qu'il deviendrait le monde le jour où la France ne penserait plus, alors que sa voix ne se

ferait plus entendre, et que son sol, jusqu'à présent fertile, cesserait d'engendrer les grands savants et les grands écrivains, les grands peintres et les grands sculpteurs?... Quelle nuit se répandrait sur la terre, si jamais un pareil malheur se produisait! ... Je sais bien qu'il se rencontre parfois des imprudents, qui croient pouvoir le prendre de haut avec la pensée française, et qui éprouvent le besoin de dire leur fait à l'esprit français, à la culture française, à la science française!... Quand je trouve, sur mon chemin, l'un ou l'autre de ces imprudents-là, loin de m'indigner, je souris, et je passe!..... Nous n'habitons pas les mêmes régions intellectuelles...

C'est vers l'art, en ce moment, qu'inclinent plus spécialement nos pensées; et c'est d'art aussi que j'ai été invité à vous entretenir. Le sujet est bien vaste, plus vaste que cet immense édifice, plus vaste que les plaines sans fin que je traversais naguère, en compagnie de mon ami le lieutenant-gouverneur Chapleau. Combien de fois, en parcourant cette grande voie du "Canadian Pacific", ne nous est-il pas arrivé de nous répéter à nous-mêmes que l'art se retrouve partout où le génie créateur de l'homme manifeste sa puissance et sa foi dans l'avenir!

Il y a de l'art aussi dans la charité, et ce n'est pas par l'effet d'une coïncidence fortuite qu'une section des Beaux-Arts a eu sa place marquée dans l'organisation de cette brillante kermesse, de cette kermesse qui va permettre à l'esprit de bienfaisance d'exercer pendant cette semaine toutes ses séductions, et, j'espère aussi, tous ses ravages dans des milliers de bourses toutes prêtes à s'ouvrir!

L'art, comme la charité, a sa source dans le cœur. C'est être artiste, en un certain sens, que d'avoir le sentiment profond de la souffrance et de la solidarité humaines; comme c'est être artiste, au sens absolu du terme, que de porter en soi le sentiment du beau. Mais ce sentiment, qui peut exister dans beaucoup d'âmes à l'état latent, comment se révélera-t-il à lui-même, comment se révélera-t-il à nous? Par la contemplation des belles œuvres, et pas autrement!

"Moi aussi je suis peintre"—le cri du Corrège devant une toile de Raphaël aurait-il retenti jusqu'à nos oreilles, si l'artiste, qui s'ignorait encore, n'avait pas été mis en présence de l'œuvre du maître? Ce noble cri n'est pas seulement l'expression d'un élan d'enthousiasme et d'ambition généreuse, il contient tout un enseignement. Pour sentir le beau, il faut voir de belles choses. En d'autres termes, l'œil aussi bien que la main, quand il s'agit d'écrire, doit faire son éducation.

Que conclure de tout cela, sinon que des musées d'art sont indispensables pour former le goût d'un peuple et pour lui permettre de développer toutes les ressources de son génie?

Puisse cette section des beaux arts, qui vient de s'ouvrir, servir d'indication pour l'avenir; et puisse la cérémonie de ce soir préparer la voie à des tentatives plus considérables! Ceux qui viendront visiter notre section reconnaîtront sans peine qu'il y a déjà plus que des germes de talent et plus que des promesses dans la plupart des œuvres qui y sont exposées. Mais il ne suffirait pas d'en rester là! La ville de Montréal possède déjà tant de grands édifices publics, tant d'hôpitaux, tant de belles églises! La création d'un musée de sculpture et de peinture ajouterait quelque chose à la noblesse de cette grande cité. Des copies d'œuvres, judicieusement choisies, pourraient prendre place, pour commencer, dans le nouveau musée; avant longtemps, j'en suis sûr, des dons généreux permettraient d'inscrire au catalogue un assez grand nombre d'œuvres originales des maîtres eux-mêmes.

Une autre pensée s'impose également à mon esprit, c'est que la libéralité du gouvernement de la province de Québec pourrait être doucement sollicitée, en vue d'obtenir que, tous les ans, ou tous les deux ans, quelques bourses de voyage soient mises au concours, de façon à permettre aux jeunes Canadiens qui auraient révélé des dispositions artistiques sérieuses, d'aller se familiariser de l'autre côté de l'Atlantique, avec les maîtres d'autrefois, comme avec ceux de l'époque actuelle. La France, aussi bien que l'Italie—mon collègue italien, qui est ici présent, ne me démentira pas—seraient trop heureuses d'accueillir et de traiter comme leurs propres enfants ces néophytes de l'art, venus de si loin pour réchauffer leur talent naissant au foyer des plus nobles inspirations!

Qui sait si les idées que nous avons échangées ce soir n'auront pas quelque influence, et ne contribueront pas à hâter l'organisation d'un système d'encouragements pratiques pour les jeunes artistes du Canada? S'il en devait être ainsi, le sujet de concours à proposer serait tout indiqué: il pourrait, en souvenir de cette belle soirée, être défini comme suit:

"L'art donnant la main à la Charité."

Il est probable que dans les projets présentés l'ART prendrait, suivant le tempérament des concurrents, des aspects différents; quant à la Charité, on peut prédire, à coup sûr, qu'elle apparaîtrait toujours sous les traits d'une femme... La charité est femme, comme la douceur, comme l'abnégation, comme la tendresse...

Ce petit discours, qui commençait par une plainte, s'achève dans un rêve. Mais le rêve qu'il raconte est de ceux qui, sans grand effort, peuvent se changer en réalité; et comme, lorsqu'il s'agit du Canada, j'ai toutes les ambitions, je souhaite que ce rêve se réalise le plus promptement possible!

La Femme en Politique.

La femme nouvelle (*the new woman*), c'est l'appellation inventée par les américains pour caractériser celle qui revendique des droits égaux à ceux de l'homme.

On affecte de la railler beaucoup, de la caricaturer sans pitié, de la ridiculiser, mais en somme ses adversaires se préoccupent trop de ses faits et gestes. Ils trahissent ainsi la terreur qu'ils éprouvent pour ce monstre de forme bizarre qui s'avance et les rejoint (en bicyclette) sur la route où ils prenaient seuls leurs ébats autrefois.

Les journaux, en rendant témoignage de la part importante que joue son activité dans le monde des affaires et de la politique, sont les agents les plus efficaces de sa domination. Ils colportent quotidiennement des faits comme celui qui suit. J'en trouve la narration dans le *World* de New York : " Dans les dernières élections du Parlement anglais, dit-il, les femmes ont exercé une plus grande influence que jamais.

" Pour s'assurer de ce point, ou plutôt pour en bien frapper l'esprit public, un journal féminin

très répandu a demandé aux membres du nouveau Parlement leur opinion à ce sujet.

" Quarante-cinq réponses ont été déjà publiées, admettant non-seulement que les femmes ont pris une part plus active que jamais à la lutte politique qui vient d'avoir lieu, mais que cette influence a été généralement bienfaisante.

" Ce qu'il y a de singulier, c'est que pas un député, même parmi les plus conservateurs, ne se plaint des mauvais effets que l'on a toujours considérés comme inséparables de l'immixtion du sexe faible, mais véhément, dans la politique.

" Il est vrai que jusqu'à présent des femmes de la meilleure société seulement se sont occupés d'élections."

Voilà qui est flatteur pour notre sexe et encourageant pour celles qui sont en faveur de son émancipation ; mais j'aimerais à voir cette affirmation optimiste des élus corroboré par les candidats battus.

Marie Vicuxtemps.

Notes d'un Mondain.

(*Pensées intimes.*)

Me laisserai-je arrêté par la crainte d'être inconvenant, ou répéterai-je dans mon livre, telles que je les entends, les conversations de salon ?

Au fond, quelle candeur ai-je à ménager ? Pas celle des sujets qui me fournissent l'occasion de cette critique au moins. Ils ne pourront ni s'étonner de lire ce qu'ils énoncent librement dans leurs discours habituels, ni s'en scandaliser. Les bébés ne me liront pas. Donc je me crois justifiable de faire mon œuvre d'observation intègre, et de peindre comme je vois.

Au souper aujourd'hui, Léonie, qui est comme son frère, je le crains, un peu arriérée, nous fit en famille le récit de ses impressions de l'après-midi.

Ma jolie sœur, quoique douée d'une nature bienveillante et pacifique, a l'esprit moqueur. C'est d'ailleurs une petite sauvage, qui n'est heureuse qu'entre son mari et ses enfants. Elle se venge indifférents et ses relations "céré-

monieuses", comme elle les appelle, de la nécessité sociale de les visiter une fois l'an.

Aussi nous revient-elle après ces tournées mondaines, bourrée d'anecdotes drôlatiques, mimées avec une crânerie pendable.

Je n'écoute qu'en protestant ces potins savoureux qui ont un arrière-goût de médisance. A force de casser du sucre systématiquement sur le dos du prochain, on arrive à le mépriser sincèrement par l'habitude de ne s'occuper que de ses travers et de ses ridicules.

Or, c'est un sot métier que de s'ériger en juge et en contempteur de ses semblables. L'indulgence est une monnaie courante qu'il faut dépenser libéralement dans le commerce de la vie... afin qu'elle nous revienne.

Je n'approuve donc qu'à demi les conférences pimentées de ma méchante petite sœur : mais—

telle est la fragilité humaine — il me faut m'en égayer avec les autres.

D'ailleurs, depuis que je me destine à l'état de psychologue, ma curiosité professionnelle pardonne complaisamment à Léonie ses caricatures si instructives... et si amusantes.

Justement, ce matin, notre jeune cousine Blanche F. lui téléphona pour proposer de faire ensemble une *fournée* de visites. Accepté, et les vo à parties ! O sainte charité ! ce que tu as dû recevoir d'égratignures en moins d'une heure ! Ce qu'il y a de malice chez la meilleure des femmes l'homme scélérat ne le comprendra jamais !...

Je n'ai noté, dans la chronique satirique entendue ce soir, que les traits révélateurs de quelque phénomène relatif aux mœurs modernes. Je laisse la parole à Léonie : " Chez M^{me} Veyraud mère n'était pas là... partie en voyage... Les jeunes filles, avec capitaine Amélie en tête, recevaient seules, assises en cercle sur de grandes berceuses en pleine activité. J'y ai eu un rude moment... Si Blanche n'eut pas été là encore, ou si elle eut seulement été pour une minute sourde comme un canon, ma souffrance en aurait été sensiblement diminuée. Figurez-vous que leur sœur mariée a eu un bébé le mois passé. Par malheur — il faut bien parler de quelque chose — je m'avisai de féliciter les tantes. Ah mes amis ! si j'avais su sur quelle herbe ou sur quel bouton électrique ou dans quel guêpier je mettais le pied ! Ce fut un débordement, une avalanche, une *steeple-chase* de renseignements... je ne vous dis que ça !

Ce fut d'abord la plus jeune qui commença par dire :

— " Oui, c'est une fille. Ma sœur a été désappointée. Elle attendait un garçon. "

Je n'avais pas encore eu le temps de m'étonner de la sagacité de cette pensionnaire, qu'Amélie elle-même ouvrait la grande douche... je veux dire le grand égout, par ses paroles :

— " Ne m'en parlez pas, elle a eu une maladie !... C'est à vous désillusionner à jamais !... " et patati et patata... ! Je vous prie de m'épargner les détails ; il en pleuvait dru comme grêle de toutes ces berceuses excitées, emballées, frénétiques. Les témoignages se multipliaient, se complétaient, se corrigeaient, s'encourageaient, se confondaient au point que je demeurais là abasourdi dans ce tourbillon.

J'eus enfin le courage de me lever. En sortant je jetai un coup d'œil à Blanche. Ma foi, elle n'était pas plus rouge que moi ! "

— Je t'en prie, Léonie ! fit ma mère avec indignation. Quelle inconvenante plaisanterie nous sers tu là !

— Mais, maman, tu ne crois pas...

— J'aime mieux ne pas croire, réprit la chère femme avec une véhémence inusitée. Car si je croyais qu'il y a de telles jeunes filles dans notre société, je tremblerais pour tes pauvres fillettes.. Je ne vivrais plus ! "

Cette fois le reportage de Léonie n'eut pas l'effet accoutumé.

J'eus beau essayé de réagir, en disant qu'il ne fallait pas s'alarmer pour quelques enfants mal élevés, formant l'exception rare, une sombre philosophie se dégagait de notre entretien.

— Laissez-moi ! laissez moi ! répétait notre mère, le teint animé par l'émotion. On n'était pas mal élevé de cette façon là dans mon temps. Personne n'aurait voulu recevoir ou visiter tes *exceptions*.

Ma mère a de singuliers préjugés. Jamais nous la convaincrions que ces jeunes filles, expertes en naturalisme, sont au fond de bonnes enfants, honnêtes sinon innocentes.

Le tempérament spécial de nos *filles du nord* leur permet de s'asseoir avec moins de danger que d'autres à l'ombre de *l'arbre de science*. Je pense qu'on peut dire de notre pays qu'une moralité exceptionnelle y accompagne une liberté presque sans limites.

Mon expérience cependant et celle des camarades, que leur confiance a ajouté à mon fonds personnel, me forcent d'admettre que cette liberté dont nous jouissons est la source de grands abus.

Que de maux secrets, que de corruption cachée au sein de notre monde ! Si les mères de famille en savaient seulement aussi long que leurs fils ; si elles voyaient comme eux les brebis tarées qui circulent dans les salons parmi le blanc troupeau de leurs filles, elles seraient prises d'une terreur folle.

Qu'elles échappent en si grand nombre au péril, voilà ce qui me confond !

C'est encore avec la moins suspecte des naïvetés qu'une de ces étranges ingénues me tenait l'autre jour un propos qui faillit me faire rougir.

Nous causions de la difficulté qu'on a de cultiver ses talents dans notre pays :

— J'ai peut-être celui du dessin, me dit-elle de ce ton de supériorité familière qu'elles ont toutes, avant leur début même : mes barbouillages au couvent m'attirèrent quelques éloges. Eh bien ! j'ai essayé de développer ces dispositions artistiques, et pour cela j'ai commencé à fréquenter les écoles de dessin de Montréal... Figurez-vous qu'on y est mêlé hommes et femmes, et qu'on nous donne à copier, sans égard pour la pudeur, des études de Nu... On a beau ne pas être prude, il n'est pas possible de supporter cela !...

Je parvins non sans peine à dissimuler mon saisissement, tandis qu'elle continuait à disserter tranquillement.

Et tout le temps je me demandais en moi-même :

“Sa mère ne l'entend donc jamais prononcer ces candides inconvenances ? ” Moi qui connais cette femme réservée et timide, je sais qu'elle n'aurait pas osé me dire à moi ce que son enfant me raconte là sans sourciller.

Ce qu'elles ambitionnent ardemment ces petites modernes, c'est d'avoir l'air et le langage de femmes faites. Ce qu'elles redoutent par dessus tout, c'est de paraître ce qu'elles sont.

Quel dommage, pourtant ! Comme elles regretteront plus tard d'avoir commencé si tôt à être vieilles !

“ Qui n'a pas l'esprit de son âge ”

“ De son âge a tout le malheur. ”

Voltaire *dixit*.

Muscadin.

Traite de la Correspondance.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un ouvrage sur l'art épistolaire de la baronne Staffe. On nous demande souvent des avis au sujet des lettres à écrire en diverses circonstances. Nos lectrices trouveront dans le *Traité de la Correspondance* des modèles pour toutes sortes de lettres :

Il serait très malheureux de voir les communications téléphoniques et les dépêches télégraphiques se substituer entièrement aux correspondances écrites.

Il y a beaucoup de gens qui disent plus de choses, montrent mieux la grâce de leur esprit, se font plus complètement connaître en écrivant qu'en parlant. On perdrait bien si le temps venait où cette sorte de gens ne s'exprimeraient plus par lettres.

Les communications électriques, qui sont nécessairement brèves, qui ne sauraient être confidentielles, ne peuvent pas suffire à l'épanchement des cœurs et ne servent pas à l'échange des idées. Mieux vaut encore recevoir une carte-lettre ou une carte-correspondance portant quelques mots affectueux, que plusieurs sèches dépêches.

L'écriture d'une personne connue vient encore raviver son souvenir. Avec ses formes et ses nuances, elle accentue la pensée, comme la voix, avec ses modulations, donne toute sa valeur à la

parole. Chaque personne a son écriture propre, ce qui sert beaucoup à l'individualiser dans la mémoire souvent très peuplée des gens qui vivent loin d'elle.

Une correspondance suivie entre les membres d'une famille éloignés les uns des autres, entre des amis séparés, maintiendra et développera, même beaucoup parfois, les sentiments affectueux que l'absence détruit...diminue ou estompe tout au moins. Si le silence s'établit pendant un temps assez long entre gens qui s'aimaient, l'affection se dissout, la sympathie disparaît.

L'échange de lettres permet de ne pas se perdre de vue, de se tenir au courant des habitudes, des faits et gestes les uns des autres (ce qui est inappréciable pour l'amitié), de continuer à parler la même langue,...souvent d'avouer plus fortement que par la parole ses sentiments et ses sympathies, ce qui a pour résultat de se faire mieux aimer en se faisant mieux pénétrer.

Les lettres d'un père ou d'une mère à ses enfants peuvent les garder contre de grands dangers, les faire persévérer à marcher dans le chemin droit, dans la voie de l'honneur. Ces chères lettres viennent leur rappeler, évoquer devant leur regard le foyer paternel, où on leur a appris à vénérer les austères vertus.

Les lettres entre frères et sœurs empêchent le lien familial de se détendre, de se briser, quand

le père et la mère, qui groupaient leurs enfants entre leurs bras, ont disparu et que le toit des ancêtres abrite des étrangers.

Posséderions-nous ce chef-d'œuvre qui s'appelle le *Journal d'Eugénie de Guérin*, si cette jeune fille, hautement douée, n'avait voulu maintenir, par une correspondance assidue (ce Journal qu'elle adressait à son frère Maurice), la vive tendresse fraternelle — quasi-maternelle de son côté — qui existait entre elle et le correspondant bien-aimé ?

L'adorable M^{me} de Sabran, qui ne voulait épouser le chevalier de Boufflers qu'après avoir établi ses enfants, trouva le seul et véritable moyen de conserver l'amour de son ami, pendant les longues et lointaines absences qu'il fit au service du roi — en lui écrivant les délicieuses, tendres et spirituelles lettres que l'on connaît enfin.

“ J'ai eu de fréquentes occasions, pendant ma résidence dans l'Inde, écrit Makinstosh, de comparer la conduite des hommes qui avaient eu le malheur de ne recevoir aucune éducation, avec la conduite de ceux qui, ayant appris à écrire, étaient en correspondance avec leur famille. Cette seule circonstance entretenait efficacement, chez de simples soldats, chez des matelots grossiers, des sentiments d'honneur et des dispositions vertueuses, tandis que ceux qui étaient dans l'impossibilité absolue de se mettre en communication directe avec leurs amis perdaient l'influence de cette surveillance mutuelle et de cette responsabilité morale opérées par la présence invisible de personnes chéries, qui sont des freins salutaires, des sources d'ordre, d'économie et de pudeur, et s'abandonnaient à une insouciance destructive de toute réserve et de tout respect pour eux-mêmes, méconnaissant tout besoin de se ménager une bonne renommée.”

Malheureusement, bien des gens, même parmi ceux qui possèdent une instruction suffisante, se refusent à écrire aux leurs, aux personnes qui les aiment, mus par un sentiment de modestie... blâmable ici. Ils se croient impuissants à exprimer leur pensée, du moins à l'exprimer avec élégance, et préfèrent rester muets, se laisser oublier, priver du bienfait de leurs conseils ceux à qui ils doivent des avis, plutôt que de s'exposer à une critique... improbable, du reste.

On finirait pourtant par bien écrire en prati-

quant l'art de la correspondance. Quand on sait lire, armé d'une grammaire et d'un dictionnaire, on peut écrire sa langue et réformer son orthographe. Il faut penser aussi avant de laisser aller sa plume; savoir ce qu'on a à dire, ce qu'on veut dire.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

La clarté est assurément la plus grande qualité d'un écrivain.

Mais enfin, pour faciliter la tâche aux timides, nous avons réuni en volume les lettres écrites par une jeune femme depuis son enfance. Nous y avons ajouté des lettres de son mari, des siens et les réponses faites à ces lettres. Nous avons voulu les présenter au public, parce que nous les jugeons bien capables de donner, aux gens embarrassés pour écrire, le ton à employer dans la correspondance dans toutes les circonstances de la vie.

Notre livre n'est pas un “ parfait secrétaire ”, un recueil de modèles à copier. Mais dans ces lettres *vraies*, écrites et reçues dans une famille, on trouvera plus d'une fois un guide sûr pour telle ou telle occasion qui met les personnes inexpérimentées dans une indécision cruelle, parce qu'elles craignent de manquer de mesure, redoutent de se servir de formules impropres, ont peur d'être trop ou insuffisamment polies.

On se rassurera en voyant, si on veut bien feuilleter notre volume, que pour écrire de façon à satisfaire celui auquel on s'adresse, il ne faut que du tact, du cœur ou de la réflexion.

Tout le monde ne saurait égaler M^{me} de Sévigné ni Flaubert. Mais tout le monde peut s'exprimer avec netteté, politesse, affection, sympathie, selon les cas : ces qualités sont accessibles à tous, et l'habitude de penser, de lire et d'écrire y ajoute bien vite l'élégance et le charme.

On verra, dans les lettres qui vont suivre, que pour écrire aux gens de sa parenté ou de son intimité, on peut, jusqu'à un certain point, mettre à sa plume la bride sur le cou. Cet abandon (je ne dis pas laisser-aller) n'élimine pas les sentiments de déférence et de respect. Mais on peut y exprimer son affection et son dévouement sans y mettre la réserve commandée à l'égard de ceux qui ne nous sont pas attachés par les liens du sang ou d'une amitié longue et éprouvée. On peut entrer dans mille détails qui communiquent

à la lettre la grâce de la vie, on est sûr d'intéresser, d'émouvoir, d'attendrir, de provoquer la gaieté, etc.

En écrivant à des étrangers, et même à de simples *connaissances*, une certaine retenue est nécessaire, une certaine sobriété dans la phrase et dans les détails, sans sécheresse pourtant, sans prétention surtout.

Un ton aimable, bienveillant, poli est obligatoire en toutes occurrences. Un ton gracieux, enjoué n'est nullement déplacé à l'égard de ce qu'on appelle les *connaissances*.

Pour les lettres d'affaires, il est bon d'aller droit au but, d'entrer en matière immédiatement et sans phrases superflues.

Les lettres de condoléance sont les plus difficiles à écrire, surtout si l'on ne se rend pas compte du *genre de la douleur* que doit éprouver la personne à laquelle on écrit. Car le même malheur ne nous fait pas souffrir tous de la même façon. Le caractère influe sur la forme du chagrin. Si on ignore la nature, les sentiments de ceux que la destinée vient de frapper, la *manière* dont ils ont accueilli l'affection, il faut se borner à quelques mots de sympathie, de crainte de froisser leur chagrin par de longues phrases maladroitement.

Le don de consoler appartient aux intuitifs doués d'une grande bonté et d'une extrême délicatesse. La banalité des consolations ajoute à la souffrance des êtres sensibles et exquis.

Mais un seul mot, venu des entrailles, peut souvent calmer, adoucir une grande peine.

Quant aux lettres de félicitations, elles doivent être exemptes de toute note personnelle. C'est

à-dire que, si l'on souffre, on fera taire sa souffrance, on n'en parlera pas du moins, on ne fera pas sur soi-même de retour mélancolique, afin de ne pas jeter une note discordante dans le concert des vœux et des congratulations, des applaudissements qu'on fait entendre aux gens heureux.

Il faut être joyeux avec ceux qui sont dans la joie, au moins ne pas jeter volontairement d'ombre sur leur bonheur, en leur laissant apercevoir sa propre tristesse.

Et il faut pleurer avec ceux qui répandent les larmes. La sympathie humaine doit se partager entre les heureux et les malheureux. Parce que vous venez de consoler un ami plongé dans le deuil, refuserez-vous un sourire au jeune couple qui passe dans son bonheur? Non, car votre froideur, votre mélancolie ou votre indifférence serait comme un reproche à ce bonheur radieux.

Et, également, on s'efforcera de ne pas étaler sa joie sous les yeux noyés de pleurs. Il n'y a pas là, croyez-le, de dissimulation répréhensible. C'est une réserve commandée par une délicatesse de cœur et de tact.

Enfin, pour écrire comme pour parler, on devrait toujours avoir en vue la satisfaction des autres. L'amour de son semblable, l'altruisme véritable se révèle dans la plus insignifiante des lettres, car on peut toujours y témoigner du respect qu'on a pour autrui ou du mépris où l'on tient tout ce qui n'est pas soi.

Les meilleures qualités du style épistolaire, c'est le cœur qui nous les donne.

Baronne Staffe.

Les Bicyclettes.

Bientôt il faudra les remiser. Les froids de l'automne obligeront ces dames d'en descendre... et ce ne sera pas dommage... Il vaut mieux, je pense, trotter à deux petits pieds dans la poussière, lors même qu'il faille laisser deviner, dans le flot montant du retroussis, un mollet bien tourné, que de ressembler, sur ces montures, à de grands hannetons se démenant, se démenant que c'est pitié.....

Ah! pourquoi ne pas laisser cette incommode

machine aux hommes?... C'est tout au plus bon pour eux!

Quant à nous, mesdames, restons au foyer. La royauté dont nous y jouissons vaut, certes, mieux qu'un gouvernement dont le rouage nous mène souvent à la culbute.

Un bon feu qui pétille; près de lâtre, une chaise longue, sur laquelle madame, frileuse et coquette, étale dans un négligé savant les longs plis d'un peignoir rose comme ses joues ou bleu

comme ses yeux ; tout à côté, un vaste fauteuil, où monsieur, dans l'intimité du tête-à-tête, se repose des ennuis et des fatigues du jour.

Ce petit tableau d'intérieur ne semble-t-il pas plus captivant que celui de madame et monsieur roulé, roulant... rivalisant de hardiesse et de vélocité ?...

J'aime les femmes dans leur rôle, et toutes celles qui ne rougissent pas de s'exhiber dans des costumes qui conviendraient mieux à leurs maris qu'à elles-mêmes me paraissent tristement ignorer la grandeur et la dignité de ce rôle...

Certes, je ne veux pas insinuer que, pour être fidèle au devoir, une épouse ne puisse rêver d'autre horizon que les quatre murs de sa maison et l'alcove où dort le bébé... Non, bien loin de mon esprit pareille injustice, car c'en serait une énorme que de vouloir ainsi priver de toute distraction la femme, sur qui retombent tous les soucis de la famille, tandis que l'homme, dégagé de toute préoccupation de ce genre, cherche, au dehors, les plaisirs que lui suggèrent ses goûts et ses ambitions. Chaque fois que j'ai eu l'occasion de défendre, de la plume ou de la parole, quelqu'un des droits de la femme, je l'ai toujours fait aussi efficacement que me le permettaient mes très modestes talents ; mais, avec le même sans-gêne, je me prends à lui crier : Gare ! sitôt que je la vois s'aventurer au-delà.

Ne pensez-vous pas comme moi qu'il y a tout à perdre à se mettre ainsi sur la sellette ? D'abord, rien de gracieux, ce semble, dans l'élasticité du mouvement indispensable à l'installation ; après, on n'a plus le temps de saluer, ni de sourire : on va, droit devant soi, raide et craintive, ou rapide et courbée, s'efforçant de renverser le moins de piétons possible et de ne pas se laisser soi-même broyer sous les pieds de chevaux.

Quand je vois, ainsi, passer quelqu'une de nos élégantes, transformée en petit matelot et montée sur ses deux roues, je regrette les gracieux chiffons abandonnés pour ce lourd costume, et la voiture aux moelleux coussins, où elle faisait si bien valoir ses rubans et ses dentelles.

Au point de vue scientifique, ce mode de locomotion a aussi de graves inconvénients. Dernièrement, un savant médecin publiait sur ce sujet une

longue et sérieuse étude, qui fut reproduite et traduite par la plupart de nos grands journaux.

Quand on a eu l'avantage de lire ce remarquable article, on reste convaincu que ce rude exercice, nuisible au plus solide gaillard, ne saurait guère convenir à la frêle constitution d'une femme.

Mais, je m'arrête : tout ce que je pourrais écrire encore a été dit et répété sur tous les tons, et avec beaucoup plus de talent que je ne saurais le faire moi-même.

A celles de mes sœurs qui sont amateurs de la bicyclette, je dis : "Descendez ; vous avez tout à y gagner." A celles qui hésitent encore, je répète : "Abstenez-vous !"

Voilà une occasion où, contrairement à ce que dit le proverbe, il vaut mieux descendre que monter.

Julia Patrie.

En publiant la critique de notre nouvelle collaboratrice sur un sport peu élégant, nous sentons le besoin de défendre celles qui s'y livrent.

On parle de *devoir*. L'Evangile en a fait un à la femme en lui prescrivant de suivre son mari. Force est donc à la malheureuse d'adopter le même genre de locomotion que son maître, si elle ne veut être irrémédiablement distancée par lui. D'ailleurs, puisqu'il existe déjà des femmes bicyclistes, autant être celle qui caracole à côté d'un homme qui est son mari que de laisser à de plus hardies ce privilège.

Il ne faut pas d'ailleurs décourager celles qu'un époux aimable invite à se joindre à lui dans ces chevauchées vertigineuses sur le populaire *Deux roues*.

Quant à l'opinion d'un célèbre médecin, mademoiselle, l'expérience vous apprendra qu'on peut toujours lui opposer celle d'un autre médecin, — non moins célèbre.

N'avons-nous pas publié dans ce journal le travail d'un savant professeur français recommandant l'exercice de la bicyclette pour les fillettes qui grandissent, et même pour les jeunes femmes ?

On revendique à cor et à cris les droits égaux pour les deux sexes. Politiquement — pour notre part — nous n'en réclamons pas de plus considérables que ceux que possède déjà notre sexe. Mais quant à cette question de vélocité dans la fuite, il nous semble prudent de mettre l'homme et la femme sur le même pied, ou même sur les mêmes roues.

SAVOIR VIVRE.

QUELQUES CAS EMBARRASSANTS.

Rien de délicieux comme une maison où les enfants sont toujours prêts à s'entr'aider, à se soutenir, à accomplir quelque acte de politesse ou d'obligeance pour leurs aînés. C'est peu de chose, semble-t-il, d'avancer le fauteuil de sa mère à une place préférée, de découvrir un coussin pour les pieds d'une tante, de se mettre à la recherche des lunettes de son père, mais ce bon vouloir, cette politesse établissent les meilleurs rapports dans les familles et solidifient beaucoup les affections.

Ces toutes petites actions dénotent des cœurs ouverts, aimants. Mais il est obligatoire, pour maintenir ces attentions, de les reconnaître par un : "Merci, ma chérie," avec un sourire : "Tu es bien gentil, mon ami," et autres paroles aimables. Les enfants ne perdront pas alors les bonnes habitudes acquises ou naturelles.

Ce qui détruit souvent aussi l'harmonie, c'est l'inégalité d'humeur. On n'oserait, à propos de rien, se montrer tout à coup froid, raide, désagréable à l'égard d'étrangers, et on ne se gêne pas pour infliger ce supplice à ceux qui nous entourent. Voilà une des plus graves infractions à la politesse familiale.

Même dans la plus stricte intimité, même dans le sanctuaire de la famille, ne laissez jamais échapper de ces bâillements sonores et prolongés, qui peuvent impressionner désagréablement les personnes nerveuses qui vous entourent.

La fatigue, le besoin de sommeil ou l'ennui que dénoncent ces bâillements gagnera immédiatement celui ou ceux qui les entendront, s'ils ont les nerfs délicats, et ils vous sauront mauvais gré d'avoir fait passer en eux votre état de malaise physique ou moral.

Par égard pour autrui, dissimulez donc de votre mieux les bâillements irrésistibles, que la plus soigneuse politesse et la plus parfaite amabilité ne peuvent faire réprimer entièrement, je le sais, mais qu'on doit dérober de son mieux à l'oreille et même à l'œil de ceux auprès desquels on se trouve, proches comme étrangers.

Il y a encore une autre raison qui oblige à por-

ter la main devant sa bouche, quand on bâille ou quand on tousse. Je n'en parlerai pas, on la devine facilement. Une coquetterie bien entendue explique encore cet usage.

Que de femmes parlent pour parler ! Leur mari est plongé dans une lecture sérieuse, elles diront à demi voix : "Il faut que j'aie cherché mon dé." L'attention du mari aura été distraite :—"Qu'est-ce que tu dis ? — Je dis qu'il me faut aller chercher mon dé." Et cela se répète pour des choses de même importance. Puis on pleure quand le mari s'éloigne, va lire tranquillement dans son cabinet... ou à son cercle.

L'affection n'autorise jamais à dire des choses dures ou désagréables à ses parents, à ses amis. Plus près on est du cœur de quelqu'un, plus on a besoin de tout son tact et de toute sa courtoisie pour faire entendre des vérités utiles, nécessaires. On emploie mille circonlocutions, on fait usage d'une foule de précautions oratoires, pour ne pas blesser un étranger, et on négligerait ces ménagements quand il s'agit de ceux qu'on aime et qui vous aiment ! Du reste, la douceur, seule, sait persuader, et, au premier moment, on ne veut jamais se laisser convaincre par les hommes aux manières brusques, aux paroles brutales, au caractère rude. La politesse est indispensable au foyer, aussi bien et plus encore que dans le monde.

SOLLICITUDE FAMILIALE.

Je n'approuve certes pas ceux qui réservent pour les étrangers leurs paroles les plus aimables, leurs sourires les plus doux, leurs empressements de toutes sortes, tandis qu'ils n'ont, pour leur famille, que des mots brefs ou désagréables, un visage ennuyé et une totale indifférence, accompagnée d'une répugnance visible à rendre le plus léger service. Si l'on veut faire de sa maison un paradis, c'est aux siens qu'il faut donner les meilleurs sourires, c'est autour du foyer qu'il faut faire entendre les mots les plus affectueux et les plus tendres, c'est là qu'on doit prodiguer sa grâce, son esprit, son cœur.

Mais est-ce à dire qu'il faille tomber dans l'ex-cès contraire, qu'il ne soit pas permis, en dehors du cercle familial, de traiter autrui avec bienveillance et bonté, de s'intéresser aux autres, ni de leur témoigner certains égards? Nullement; nous ne préconisons pas l'exclusivisme, qui annonce toujours une nature sèche, égoïste.

Il y a temps et place pour tout, comme on dit. On peut être, dans l'intimité de l'intérieur, la mère et la femme la plus dévouée, le mari ou le père le plus affectueux, en présence d'étrangers, chez soi ou dans le monde, si l'on est bien élevé, on n'établira pas pour les siens une sollicitude, qui s'exerce au détriment du bien-être ou du plaisir de ceux qui ne nous appartiennent pas par d'aussi étroits liens.

Qui n'a connu un jeune ménage amoureux et... insupportable. L'univers n'existait pas pour ces nouveaux époux, et c'était bien en chantant un véritable duo, dans un perpétuel tête-à-tête, qu'ils traversaient les salons sans rien voir, sans rien entendre, souriant devant les catastrophes et les douleurs. On leur pardonnait en faveur de leur jeunesse, parce que la vue de ce bonheur évoquait des souvenirs chez les uns et des espérances chez les autres, parce que les cœurs généreux se réjouissaient de rencontrer des heureux; mais leurs mines, les choses tendres et bêtes, qu'ils se débitent parfois en public, crispaient les êtres envieux, les gens souffrants ou les délicats, qui n'admettent pas qu'on ait de ces effusions-là devant un tiers.

Mais que dire d'un mari quinquagénaire et d'une épouse mûre, qui ne s'occuperont que d'eux, se souriront coquettement, s'enverront des baisers d'un bout de la pièce à l'autre... devant témoins?

D'autres, à table, s'inquiéteront l'un de l'autre d'une façon excessive et ridicule.

— Mon Dieu, mon amie, est-ce que vous allez manger du homard, vous savez qu'il ne vous réussit pas?

Ce disant, le mari, effrayé, se dresse sur sa chaise, interrompant une réponse ou une question de sa voisine.

— C'est vrai, répond la femme, mille grâce, chéri.

Et elle renonce docilement à sa tranche de homard.

Un instant après, c'est elle qui s'écrie :

— Mon amour, je vous recommande ces morilles, elles sont exquises.

Et le dialogue conjugal ne tarit plus d'un bout de la table à l'autre, — on a eu la barbarie de séparer ce couple, — amusant les esprits moqueurs, agaçant les gens de bon sens, dont ces sottises troublent la conversation, et qui pensent judicieusement que le mari aurait dû faire ses recommandations avant de se mettre à table, que la femme devait savoir son mari assez grand garçon pour apprécier lui-même les plats qu'on lui présente; enfin que les petits noms, les appellations mignardes doivent être réservés au strict tête-à-tête.

On voit aussi des pères et des mères ayant des invités à leur table servir à leurs enfants les plus délicats morceaux. Ils ont sans cesse l'œil sur cette trop choyée géniture, et en conséquence de cette inquiétude, négligent leurs hôtes. Si les enfants sont petits, faites-les manger avant les grandes personnes, car il faut bien veiller au bien-être des bébés et diriger leur appétit. S'ils sont grands déjà, associez-les au rôle plein d'abnégation et de générosité qui est celui des maîtres du logis. Enseignez leur que si nous devons tous nos soins, à ceux qui nous tiennent de près, l'hôte, même l'hôte de quelques instants, est en quelque sorte un être sacré, parce qu'il vous donne une preuve de confiance honorable en venant sous votre toit, et que tout ce qu'il y a de meilleur et de plus beau doit lui être offert, fût-ce au prix d'une privation, d'un sacrifice. Si vous pouvez leur faire prendre de l'hospitalité, même passagère, une idée antique-orientale, tant mieux.

Partout, chez vous et dans le monde, apprenez leur qu'on doit s'oublier pour les autres, et cela sans attendre aucun retour. Et quand ils auront été froissés, attristés par les égoïstes, mais non découragés, c'est alors que le foyer, pour lequel on aura gardé les plus radieux sourires, les plus vives tendresses, le meilleur de son esprit et de son cœur, leur paraîtra doux, et qu'ils ne voudront le quitter qu'autant que le devoir le leur commandera.

ÉVÈNEMENTS DIVERS.

Quand la mort frappe un adversaire politique, un ennemi, le bon goût commande qu'on se taise, si ce n'est qu'on s'incline devant son cercueil. Il

est ignoble d'injurier un mort. A défaut de générosité, notre dignité personnelle exige le silence en face de la tombe ouverte, ou, au moins, beaucoup de mesure et d'impartialité.

Lorsqu'un événement heureux, — promotion, avancement, distinction, etc., — arrive à l'un de nos amis ou à une personne de notre cercle de connaissance, nous lui devons des félicitations, soit que nous lui écrivions, soit que nous allions, en personne, lui porter nos compliments.

C'est assez l'habitude de célébrer cet événement heureux par une fête. Dans ce cas, le favori de la fortune y convie toutes ses connaissances. *Par exemple*, lorsqu'un officier marié est promu à un grade supérieur, sa femme offre un dîner ou une soirée à tous leurs amis, et surtout aux officiers du régiment et à leurs femmes. Au cas où l'officier passerait dans un autre régiment, avec son nouveau grade, la soirée ou le dîner serait à deux fins, il servirait encore de fête d'adieu. A l'arrivée dans l'autre régiment, nouvelle réception, d'avènement, celle-là, pour se mettre en rapport avec les officiers du nouveau corps et leurs familles.

Cet exemple est applicable dans toutes les circonstances analogues, qu'il s'agisse de magistrats, de fonctionnaires, etc.

Quant à l'officier non marié, il sait ce qu'il a à faire. *C'est écrit* au règlement des divers services, aussi n'avons-nous pas à en parler. Un magistrat, un fonctionnaire célibataire offrira à dîner à ses collègues.

Un fonctionnaire, un officier, un magistrat mis à la retraite invitent à dîner, avant de quitter le service, ceux qui ont été placés sous leurs ordres, et leurs chefs si leur position ou l'autorité dont ils jouissent est de nature à leur permettre de prendre cette liberté.

Lorsqu'on quitte une ville, on doit une visite à toutes les personnes avec lesquelles on a eu des relations, même de pure convenance.

Quand le chef d'une manufacture, d'une maison de banque ou de commerce se marie ou marie l'un de ses enfants, il fait bien d'associer à sa joie tous ses employés, tous ses ouvriers. Les employés sont reçus au salon ; pour les ouvriers, à cause de leur nombre, on organise une fête particulière ;

toutefois, le plus âgé d'entre eux, le plus ancien, les représente à la table des patrons, à une place honorable. On les appelle tous en un jour de funérailles, il ne faut pas les éloigner aux jours de bonheur. Le marié et la mariée passent un instant dans la salle du banquet des ouvriers pour échanger un toast avec eux, en touchant leurs verres. Ces preuves de solidarité et d'estime gagnent le cœur du peuple honnête.

On doit prendre part au bonheur, à la joie de ses amis ; on doit, encore plus, leur témoigner sa sympathie, lorsqu'un malheur tombe sur eux. Viennent-ils à subir une ruine, un échec, une disgrâce, la politesse du cœur exige que nous leur fassions sentir que nous souffrons avec eux. Mais il faut déployer beaucoup de tact. Il est aisé de féliciter chaudement les gens, quand on n'a pas de jalousie dans l'âme ; heureux, ils sont tout disposés à croire que le monde entier se réjouit comme eux, autant qu'eux. Il est plus délicat, plus malaisé de faire comprendre que l'on partage une douleur, une déconvenue, une déception.

Un cœur meurtri par la souffrance demande à être manié avec des précautions infinies ; l'âme ulcérée acquiert soudainement des intuitions étonnantes ; l'oreille d'un malheureux devient d'une telle justesse, d'une telle acuité, qu'elle perçoit la moindre dissonance de la voix et de l'accent. En conséquence, lorsqu'en dépit d'une certaine chaleur de cœur, on manque d'éloquence naturelle, il vaut mieux se borner à serrer la main de celui qui vient d'être frappé par le sort, lever sur lui un regard humide sans parler, plutôt que de lui adresser une de ces consolations banales ou bêtes qui crispent toutes ses fibres, atteintes d'une susceptibilité malade.

On court immédiatement chez les gens atteints d'un désastre ou d'un désagrément. Si l'on n'est pas très intime avec eux, on ne reste pas longtemps, on leur exprime en peu de mots sa sympathie, les vifs regrets du malheur qui leur arrive ; on s'efforce de leur redonner confiance ou courage, et, surtout quand on peut leur être de quelque utilité, on leur offre, sans phrases, ses services et ses bons offices.

Dans le cas où le malheur qui vous fait accourir serait un de ceux dont on n'aime pas à parler, pour

lesquels il n'est pas de consolations, un de ceux dont on rougit, alors même qu'il est immérité, mieux vaudrait apporter sa carte cornée. Une amitié ancienne, très éprouvée, peut seule forcer la porte en semblable circonstance. Il est des douleurs qui ont leur pudeur.

Qu'il soit établi seulement qu'on n'a jamais le droit de se montrer indifférent à la joie ou à la peine de ceux qui font partie de nos relations.

Nous ajouterons, même, que si une personne que nous avons aimée, ou que nous avons admise dans notre intimité, vient à faillir, nous avons le devoir de lui tendre une main secourable. Il est cruel, il est contraire aux lois du vrai monde de tourner le dos à ceux qui ont commis une faute. Rien n'est plus noble, rien ne ressemble mieux au savoir-vivre que d'essayer de les remettre dans le droit chemin, de les relever dans leur chute, de les couvrir, comme d'un manteau, de la bonne

réputation qu'on a acquise. La politesse est une des formes de la bonté et de la générosité : un homme vraiment poli n'a pas le triste courage de traiter durement ceux qui sont assez malheureux pour s'être détournés, un instant, des étroits sentiers de l'honneur humain.

Si la faute est tellement grave qu'elle ne puisse attendre d'excuse ni de pardon, on évitera celui qui l'a commise, on écartera toute rencontre où il faudrait se montrer impitoyable. Je me rappelle qu'une jeune fille de mes relations venant à croiser, dans la rue, une autre jeune personne, son ancienne et très intime amie, dont la réputation était entachée, détourna la tête, ne répondit pas au salut que la malheureuse lui avait adressé. Le procédé fut trouvé barbare, car celle envers qui on l'avait employé faillit en mourir de honte et de douleur.

L'amitié fait contracter de véritables obligations, et l'on ne peut s'en affranchir aussi complètement.

L'Hypothèse du Magnétisme Animal.

En un article des plus intéressants, M. Boirac nous parle, dans la *Nouvelle Revue* du 1er octobre, du magnétisme animal. L'auteur nous décrit ses récentes recherches et ses expériences très troublantes. Il affirme l'existence de la force magnétique, sans demander toutefois qu'on le croie sur parole ; il demande, au contraire, qu'on veuille bien prendre la peine de vérifier son hypothèse comme on vérifie toute autre hypothèse scientifique, c'est-à-dire en la soumettant à l'expérience. Savante étude à lire dont nous extrayons le passage suivant :

La vérité du magnétisme est assez importante ; elle a des conséquences théoriques et pratiques assez sérieuses pour qu'il vaille la peine de s'en assurer. On ne s'en assurera pas tant qu'on ne renoncera point aux vieux errements : opposer des raisonnements ou des railleries à des faits ; insinuer contre ceux qui les rapportent le soupçon de crédulité ou d'imposture ; se dispenser de faire soi-même aucune des expériences indiquées, mais exiger qu'on les reproduise, à jour et à heure fixes, devant une commission académique, en grande partie prévenue et hostile, ou, si l'on fait soi-même les expériences, ne tenir aucun compte des conditions nécessaires, constater hâtivement qu'elles ne

réussissent pas, et en conclure que la question est enterrée pour toujours. Croit-on que la science de l'électricité eût pu jamais se constituer, si pareil traitement avait été infligé à ceux qui en furent les initiateurs ?

On se souvient peut-être en quels termes le regretté professeur Georges Pouchet s'exprimait naguère (dans le journal *le Temps*, du 12 août 1893), au sujet du phénomène de la transmission de pensée, qui n'est, en somme, qu'un cas particulier du magnétisme animal :

“ Démontrer qu'un cerveau, par une sorte de gravitation, agit à distance sur un autre cerveau, comme l'aimant sur l'aimant, le soleil sur les planètes, la terre sur le corps qui tombe ! Arriver à la découverte d'une influence, d'une vibration, nerveuse se propageant sans conducteur matériel !... Le prodige, c'est que tous ceux qui croient peu ou prou à quelque chose de la sorte ne semblent même pas, les ignorants ! se douter de l'importance, de l'intérêt, de la nouveauté qu'il y aurait là dedans et de la révolution que ce serait pour la science, pour le monde social de demain. Mais

trouvez-vous donc cela, bonnes gens, montrez-nous donc cela, et votre nom ira plus haut que celui de Newton dans l'immortalité, et je vous réponds que les Berthelot, les Pasteur vous tireront leur chapeau bien bas !"

Non, les chercheurs dont on parle ainsi ne sont pas aussi naïfs qu'on le suppose ; ils savent fort bien tout le prix de la découverte qu'ils poursuivent,

et c'est pour cela qu'ils ne se laissent décourager ni par les difficultés ni par les sarcasmes ; mais ils feraient volontiers bon marché de la gloire et des honneurs dont on leur fait l'ironique promesse, s'ils pouvaient seulement obtenir que la science, rendant enfin justice à leur efforts, consentît à reconnaître et à étudier une vérité si importante pour l'esprit humain.

Questions Sociales.

LA DETTE UNIVERSELLE.

Sur la solidarité sociale, sur la dette de chacun envers tous et de tous envers chacun, voici une admirable page que nous détachons de la *Nouvelle Revue*. Elle est signée : Léon Bourgeois.

Dans la société de fait où le place sa qualité d'homme, chacun de nous, avons-nous dit, est nécessairement le débiteur de tous. C'est la charge de la liberté.

L'homme ne devient pas seulement, au cours de sa vie, le débiteur de ses contemporains ; dès le jour même de sa naissance, il est un obligé. *L'homme naît débiteur de l'association humaine.*

Dès que l'enfant, après l'allaitement, se sépare définitivement de la mère et devient un être distinct, ayant besoin de recevoir du dehors les aliments nécessaires à son existence, il est un débiteur, et ne fera ni un pas ni un geste, il ne se procurera pas la satisfaction d'un besoin, il n'exercera pas une de ses facultés naissantes, sans puiser dans l'immense réservoir des utilités accumulées par l'humanité. Dette, sa nourriture : chacun des aliments qu'il consommera est le fruit de la longue culture qui a, depuis des siècles, reproduit, multiplié, a amélioré les espèces végétales ou animales dont il va faire sa chair et son sang. Dette, son langage encore incertain : chacun des mots qui naîtront sur ses lèvres, il les recueillera des lèvres de parents ou de maîtres qui l'ont appris comme lui, et chacun de ces mots contient et exprime une somme d'idées que d'innombrables ancêtres y ont accumulées et fixées ; lorsqu'il lui faudra non pas seulement recevoir des mains des autres la première nourriture de son corps et de leurs lèvres celle de son esprit ; lorsqu'il commence à créer de son effort personnel les matériaux de son accroissement ultérieur, il reverra sa dette s'accroître en-

vers le passé. Dettes, et de quelle valeur, le livre et l'outil que l'école et l'atelier lui vont offrir : il ne pourra jamais savoir ce que ces deux objets, qui lui sembleront si maniables et de si peu de poids, ont exigé d'efforts antérieurs ; combien de mains lourdes et maladroites ont tenu, manié, soulevé, pétri et souvent laissé tomber de lassitude et de désespoir cette forme de l'outil avant qu'elle soit devenue l'instrument léger et puissant qui l'aide à vaincre la matière ! Combien d'yeux se sont ouverts et longuement fixés sur ces choses !

Mais si cette dette est contractée envers les ancêtres, à qui sommes-nous tenus de l'acquitter ? Ce n'est pas pour chacun de nous en particulier que l'humanité antérieure a amassé ce trésor, ce n'est ni pour une génération déterminée, ni pour un groupe d'hommes distinct. C'est pour tous ceux qui seront appelés à la vie que tous ceux qui sont morts ont créé ce capital d'idées, de forces et d'utilités. C'est donc envers tous ceux qui viendront après nous que nous avons reçu des ancêtres charge d'acquitter la dette ; c'est un legs de tout le passé à tout l'avenir, chaque génération qui passe ne peut vraiment se considérer que comme en étant l'usufruitière, elle n'en est investie qu'à charge de le conserver et de le restituer fidèlement.

Et l'examen plus attentif de la nature de l'héritage conduit à dire en outre : à charge de l'accroître. C'est en effet un dépôt incessamment accru que les hommes se sont transmis. Chaque âge a ajouté quelque chose au legs de l'âge précédent, et c'est la loi de cet accroissement continu du bien commun de l'association qui forme la loi du contrat entre les générations successives, comme la loi de l'échange des services et de la répartition des charges et des profits est celle du contrat entre les hommes de la même génération.

Les idées du Colonel.

NOUVELLE.

Pas plus qu'Emile Zola, Guy de Maupassant ne fut un sentimental ni un tendre ; et la guerre de '70 fut principalement, sous sa plume, matière à *description*. Il a écrit un grand nombre de nouvelles dont la campagne franco-allemande fut le cadre : *Boule-de-Suif* est la plus célèbre de toutes.

Celle que nous publions aujourd'hui est moins connue ; elle mériterait pourtant de figurer dans une anthologie de la littérature de la guerre ; car elle met en relief un des plus séduisants et des plus vrais aspects de l'âme du troupier français.

— Ma foi, dit le colonel Laporte, je suis vieux, j'ai la goutte, les jambes raides comme des poteaux de barrière, et, cependant, si une femme, une jolie femme, m'ordonnait de passer par le trou d'une aiguille, je crois que j'y sauterais comme un clown dans un cerceau ! Je mourrai ainsi ; c'est dans le sang. Je suis un vieux galantin, moi, un vieux de la vieille école. La vue d'une femme, d'une jolie femme, me remue jusque dans mes bottes. Voilà !

Mais la femme, voyez-vous, on ne l'enlèvera pas de nos cœurs. Elle y est, elle y reste. Nous l'aimons, nous l'aimerons, nous ferons pour elle toutes les folies, tant qu'il y aura une France sur la carte d'Europe. Et même si on escamote la France, il restera toujours des Français !

Moi, devant les yeux d'une femme, d'une jolie femme, je me sens capable de tout. Sacristi ! quand je sens entrer en moi son regard, son sacré nom de regard, qui vous met du feu dans les veines, j'ai envie de je ne sais quoi, de me battre, de lutter, de casser des meubles, de montrer que je suis le plus fort, le plus brave, le plus hardi et le plus dévoué des hommes !

Mais je ne suis pas le seul, — non, vraiment ; toute l'armée française est comme moi, je vous le jure. Depuis le pioupiou jusqu'aux généraux, nous allons de l'avant, et jusqu'au bout, quand il s'agit d'une femme, d'une jolie femme. Rappelez-vous ce que Jeanne d'Arc nous a fait faire autrefois. Tenez, je vous parie que si un ^mme, une

jolie femme, avait pris le commandement de l'armée, la veille de Sedan, quand le maréchal de Mac-Mahon fut blessé, nous aurions traversé les lignes prussiennes, sacrebleu ! et bu la goutte dans leurs canons.

Ce n'est pas un Trochu qu'il fallait à Paris, mais une sainte Geneviève.

Je me rappelle justement une petite anecdote de la guerre, qui prouve bien que nous sommes capables de tout, devant une femme.

J'étais alors capitaine, simple capitaine, et je commandais un détachement d'éclaireurs qui battait en retraite au milieu d'un pays envahi par les Prussiens. Nous étions cernés, pourchassés, éreintés, abrutis, mourant d'épuisement et de faim.

Or, il nous fallait, avant le lendemain, gagner Bar-sur-Tain, sans quoi nous étions flambés, coupés et massacrés. Comment avions-nous échappé jusque-là ? je n'en sais rien. Nous avons donc douze lieues à faire pendant la nuit, douze lieues par la neige et sous la neige, le ventre vide. Moi je pensais : "C'est fini ; jamais mes pauvres diables d'hommes n'arriveront."

Depuis la veille on n'avait rien mangé. Tout le jour nous restâmes cachés dans une grange, serrés les uns contre les autres pour avoir moins froid, incapables de parler ou de remuer, dormant par secousses et par saccades, comme on dort quand on est rendu de fatigue.

A cinq heures, il faisait nuit, cette nuit blafarde des neiges. Je secouai mes gens. Beaucoup ne voulaient plus se lever, incapables de remuer ou de se tenir debout, ankylosés par le froid et le reste.

Devant nous la plaine, une grande vache de plaine, toute nue, où il pleuvait de la neige. Ça tombait, ça tombait, comme un rideau, ces flocons blancs qui cachaient tout sous un lourd manteau gelé, épais et mort, un matelas en laine de glace. On aurait dit la fin du monde.

— Allons, en route, les enfants.

Ils regardaient ça, cette poussière blanche qui descendait de là-haut, et ils semblaient penser :

— En voilà assez ; autant mourir ici !

Alors je tirai mon revolver :

— Le premier qui flanche, je le brûle !

Et les voilà qui se mettent en marche, tout lentement, comme des gens dont les jambes sont usées.

J'en envoyai quatre, pour nous éclairer, à trois cents mètres en avant ; puis le reste suivit, pêle-mêle, en bloc, au hasard des fatigues et de longueur des pas. Je plaçai les plus solides par derrière, avec l'ordre d'accélérer les traînants à coups de baïonnette... dans le dos.

La neige semblait nous ensevelir tout vivants ; elle poudrait les képis et les capotes sans fondre dessus, faisait de nous des fantômes, des espèces de spectres de soldats morts, bien fatigués.

Je me disais : "Jamais nous ne sortirons de là, à moins d'un miracle."

Parfois on s'arrêtait quelques minutes, à cause de ceux qui ne pouvaient plus suivre. Alors on n'entendait plus que ce glissement vague de la neige, cette rumeur presque insaisissable que font le frottement et l'emmêlement de tous ces flocons qui tombent.

Quelques hommes se secouaient. D'autres ne bougeaient pas.

Puis je donnais l'ordre de repartir. Les fusils remontaient sur les épaules, et, d'une allure exténuée, on se remettait en marche.

Soudain, les éclaireurs se replièrent. Quelque chose les inquiétait. Ils avaient entendu parler devant nous. J'envoyai six hommes et un sergent. Et j'attendis.

Tout à coup, un cri aigu, un cri de femme traversa le silence pesant des neiges, et, au bout de quelques minutes, l'on m'amena deux prisonniers, un vieillard et une jeune fille.

Je les interrogeai à voix basse. Ils fuyaient devant les Prussiens qui avaient occupé leur maison dans la soirée, et qui étaient saouls. Le père avait eu peur pour sa fille, et, sans même prévenir leurs serviteurs, ils s'étaient sauvés tous deux dans la nuit.

Je reconnus tout de suite que c'étaient des bourgeois, même mieux que des bourgeois.

— Vous allez nous accompagner, leur dis-je.

On repartit. Comme le vieux connaissait le pays, il nous guida.

La neige cessa de tomber ; les étoiles parurent, et le froid devint terrible.

La jeune fille, qui tenait le bras de son père, marchait d'un pas saccadé, d'un pas de détresse. Elle murmura plusieurs fois : "Je ne sens plus mes pieds," et, moi, je souffrais plus qu'elle de voir cette pauvre petite femme se traîner ainsi dans la neige.

Tout d'un coup elle s'arrêta :

— Père, dit-elle, je suis si fatiguée que je n'irai pas plus loin.

Le vieux voulut la porter ; mais il ne pouvait seulement pas la soulever ; et elle s'affaissa par terre en poussant un grand soupir.

On faisait cercle autour d'eux. Quant à moi, je piétinais sur place, ne sachant que faire, et ne pouvant me résoudre vraiment à abandonner ainsi cet homme et cette enfant.

Tout à coup, un de mes soldats, un Parisien qu'on avait surnommé "Pratique", prononça :

— Allons, les camarades, faut porter cette demoiselle-là, ou bien nous n'sommes pus Français, nom d'un chien !

Je crois, ma foi, que je jurai de plaisir.

— Non d'un nom, c'est gentil, ça, les enfants. Et je veux en prendre ma part.

On voyait vaguement dans l'ombre, sur la gauche, les arbres d'un petit bois. Quelques hommes se détachèrent et revinrent bientôt avec un faisceau de branches liées en litière.

— Qui est-ce qui prête sa capote ? cria Pratique ; c'est pour une belle fille, les frérots.

Et dix capotes vinrent tomber autour du soldat. En une seconde, la jeune fille fut couchée, dans ces chauds vêtements, et enlevée sur six épaules. Je m'étais placé en tête, à droite, et content, ma foi, d'avoir ma charge.

On repartit comme si on eût bu un coup de vin plus gaillardement et plus vivement. J'entendis même des plaisanteries. Il suffit d'une femme, voyez-vous, pour électriser les Français.

Les soldats avaient presque reformé les rangs, ranimés, réchauffés. Un vieux franc-tireur qui suivait la litière, attendant son tour pour remplacer le premier camarade qui flancherait, murmura vers son voisin, assez haut pour que je l'entendisse.

— Je n'suis pus jeune, moi ; eh bien, cré coquin ! le sexe, il y a tout de même que ça pour vous flanquer du cœur au ventre !

Jusqu'à trois heures du matin, on avança presque sans repos. Puis, tout à coup, les éclaireurs se replièrent encore, et, bientôt, tout le détachement couché dans la neige ne faisait plus qu'une ombre vague sur le sol.

Je donnai des ordres à voix basse, et j'entendis derrière moi le crépitement sec et métallique des batteries qu'on armait.

Car, là-bas, au milieu de la plaine, quelque chose d'étrange remuait. On eût dit une bête énorme qui courait, s'allongeait comme un serpent, ou se ramassait en boule, prenait de brusques élans, tantôt à droite, tantôt à gauche ; s'arrêtait, puis repartait.

Tout à coup, cette forme errante se rapprocha, et je vis venir au grand trot, l'un derrière l'autre, douze uhlands perdus qui cherchaient leur route.

Ils étaient si près maintenant, que j'entendais parfaitement le souffle rauque des chevaux, le son de ferraille des armes et le craquement des selles.

Je criai !

— Feu !

Et cinquante coups de fusil crevèrent le silence de la nuit. Quatre ou cinq détonations partirent encore, puis une dernière toute seule ; et, quand l'aveuglement de la poudre enflammée se fut dissipé, on vit que les douze hommes, avec neufs chevaux, étaient tombés. Trois bêtes s'enfuyaient, d'un galop furieux, et l'une traînait derrière elle, pendu par le pied à l'étrier, et bondissant éperdûment, le cadavre de son cavalier.

Un soldat, derrière moi, riait d'un rire terrible.

Un autre dit :

— " V'là des veuves ! "

Il était marié peut-être. Un troisième ajouta :

— Faut pas grand temps !

Une tête était sortie de la litière !

— Qu'est-ce qu'on fait, dit-elle ; on se bat ?

Je répondis :

— Ce n'est rien, mademoiselle ; nous venons d'expédier une douzaine de Prussiens !

Elle murmura.

— Pauvres gens !

Mais, comme elle avait froid, elle redisparut sous les capotes.

On repartit. On marchait longtemps. Enfin le ciel pâlit. La neige devenait claire, lumineuse, luisante. Et une teinte rose s'étendait à l'orient.

Une voix lointaine cria :

— Qui vive ?

Tout le détachement fit halte ; et je m'avançai pour nous faire reconnaître.

Nous arrivions aux lignes françaises.

Comme mes hommes défilaient devant le poste, un commandant à cheval, que je venais de mettre au courant, demanda d'une voix sonore, en voyant passer la litière :

— Qu'est-ce que vous avez là dedans ?

Aussitôt une petite figure blonde apparut, dépeignée et souriante, qui répondit :

— C'est moi, monsieur.

Un rire s'éleva parmi les hommes, et une joie courut dans leurs cœurs.

Alors Pratique, qui marchait à côté du brancard, agita son képi en vociférant : " Vive la France ! "

Et je ne sais pas pourquoi je me sentis tout remué, tant je trouvais ça gentil et galant.

Il me semblait que nous venions de sauver le pays, de faire quelque chose que d'autres hommes n'auraient pas fait, quelque chose de simple et de vraiment patriotique.

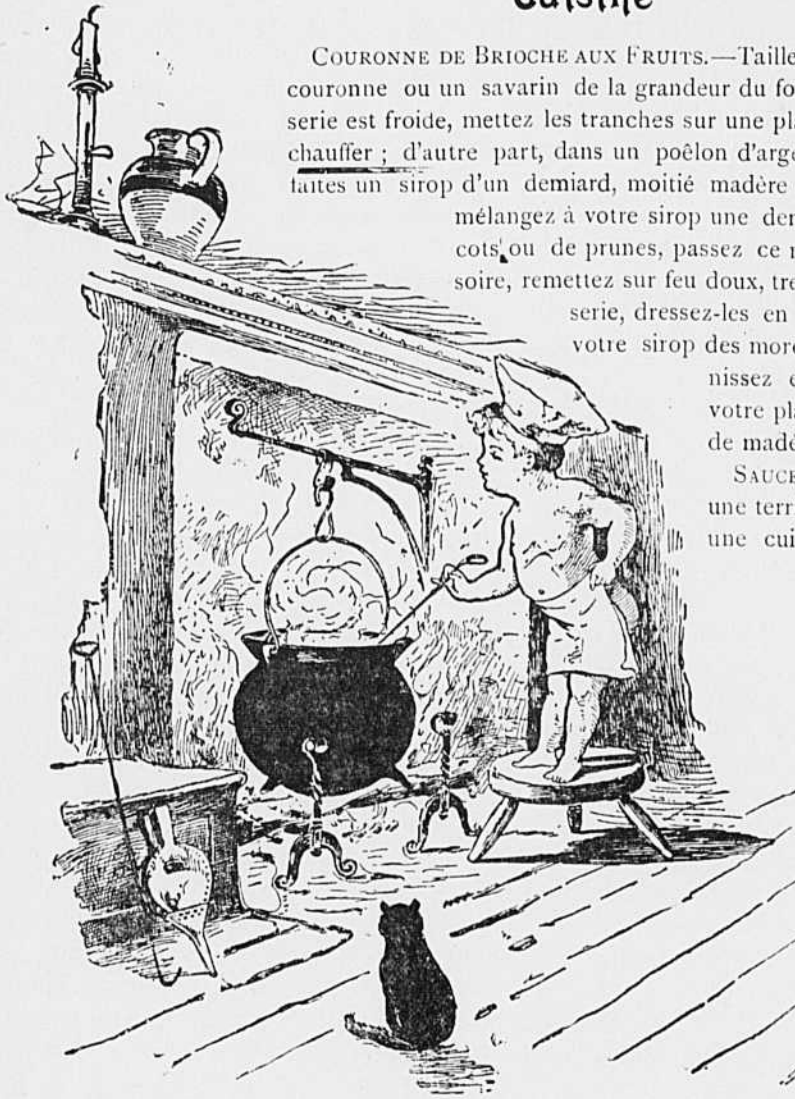
Cette petite figure-là, voyez-vous, je ne l'oublierai jamais ; et si j'avais à donner mon avis sur la suppression des tambours et des clairons, je proposerais de les remplacer dans chaque régiment par une jolie fille. Ça vaudrait encore mieux que de jouer la *Marseillaise*. Nom d'un nom ! comme ça donnerait du vif au troupier, d'avoir une madone comme ça, une madone vivante à côté du colonel !

Il se tut quelques secondes, puis reprit d'un air convaincu, en hochant la tête :

— C'est égal, nous aimons bien les femmes, nous autres Français !

Guy de Maupassant.

Cuisine



COURONNE DE BRIOCHE AUX FRUITS.—Taillez en tranches une brioche en couronne ou un savarin de la grandeur du fond de votre plat ; si la pâtisserie est froide, mettez les tranches sur une plaque au four, le temps de les chauffer ; d'autre part, dans un poêlon d'argent ou de cuivre non étamé, faites un sirop d'un demiard, moitié madère et eau, avec du sucre blanc ; mélangez à votre sirop une demi-livre de marmelade d'abricots ou de prunes, passez ce mélange au travers une passoire, remettez sur feu doux, trempez-y vos tranches de pâtisserie, dressez-les en couronne sur plat, ajoutez à votre sirop des morceaux de fruits variés, et garnissez en chaudement le milieu de votre plat. On peut remplacer le vin de madère par du Xérès ou du rhum.

SAUCE TARTARE.—Mélangez dans une terrine deux jaunes d'œufs crus, une cuillerée de moutarde et deux échalottes écrasées, ajoutez de l'huile limpide par petit filet (comme pour la mayonnaise) en tournant avec la spatule, ajoutez de temps en temps quelques gouttes de vinaigre à l'estragon, du sel et du poivre ; lorsque vous aurez assez de sauce, ne mettez plus d'huile, et incorporez-y une cuillerée de cerfeuil haché additionné d'estragon ou de pimprenelle, et employez la sauce.

ŒUFS À LA MARQUINETTE.—Dans une vaste

casserole mettez à bouillir une chopine d'eau, ajoutez-y un peu de vinaigre, et dedans cassez six œufs, que vous laissez dans l'eau bouillante trois minutes exactement, de façon à obtenir des œufs pochés, puis retirez vos œufs, plongez-les doucement dans un récipient d'eau froide, et dès qu'ils sont rafraîchis, posez-les à plat sur une serviette fine.

Puis, faisant bouillir une chopine de lait, vous le versez dans un bol, le laissant au chaud. Dans une casserole, vous mettez un quartron de beurre, sel, poivre, muscade rapée, un peu de farine ; dessus vous versez peu à peu votre lait, remuant comme si vous faisiez une crème jusqu'à l'ébullition, vous retirez du feu, remuant toujours, puis vous ajoutez un peu de beurre et de gruyère râpé, sur toute la surface d'un plat ovale allant au four, vous étendez une couche de cette crème, puis dessus vous placez vos œufs pochés que vous recouvrez du reste de la crème ; vous saupoudrez le tout de parmesan râpé, mettez au four trois minutes.

◇ VALSE PRINTANIERE ◇

POUR PIANO ET CHANT

Poésie de M. FIORENTINO

Musique de L. SCHLÉSINGER

PIANO

T^o di valse

f

mf

p

molto rall.

Ay-ant en-fin chassé l'hi-ver,..... La terre a pris meilleure mi -

ne, Et, jetant son manteau d'hermi - ne, Elle a pris son bel habit vert. Il

p Tempo

flotte de vagues pa - ro - les Et, s'éveillant d'un long sommeil, Les fleurs entr'ou-

Tempo

rall.

vrent leurs co - rol - les Aux doux bai - sers du gai so - leil!

rall.

pp Tempo

Tout s'é - veille..... et sou - rit,.....

Tempo.

mf *dim.*

..... tout frissonne..... et murmure,

mf *poco rall* *dim.*

pp Tempo

Un éclair..... a pas-sé.....

Tempo *pp*

p

sur les êtres contents, sur les êtres contents.

p

Ma Robe Neuve.

Bien des...jours se sont écoulés depuis la fameuse semaine si fièvreusement employée à confectionner ma robe neuve. J'ai dit des...jours ; car je ne veux pas préciser, dans la crainte de ne pas vous paraître encore assez sérieuse. Vous avez le droit de mettre...années au lieu de...jours.

Je n'ai pas encore dans ma chevelure de fils argentés qui seraient l'indice de la sagesse et d'un âge avancé. Je crois, d'ailleurs, que je n'en aurai de longtemps, puisque le dernier jour de la néfaste semaine n'a pas fait éclore ces pâles fleurs qu'une vive contrariété produit, dit-on, quelquefois sur un crâne.

J'allais avoir vingt ans. Jusqu'alors je n'avais qu'en de rares circonstances éprouvé le besoin de sacrifier à cette exigeante divinité qu'on appelle : La Mode, et à laquelle je vois, chaque jour, consacrer follement l'or du riche et le maigre salaire du pauvre. Le prix des vains colifichets qu'exige l'insatiable déesse assurerait une honnête et paisible existence à tous ceux qu'une incapacité quelconque empêche de gagner par le travail le pain de chaque jour.

Il n'y a pas longtemps, croyez-le, que je me livre à ces hautes et sérieuses réflexions. Vrai ! lorsque je lève, par hasard, mes yeux sur la glace en face de moi, et que j'y contemple mon minois encore jeune, je me demande s'il me sied bien de tancer aussi vertement les adoratrices de la mode.

Quand je me remets en mémoire toutes les sottises que l'on est capable d'entasser pour se procurer une robe neuve et un nouveau chapeau, et que je réfléchis aux conséquences parfois irréparables que peut produire un accès de folle vanité, il me vient sur les lèvres un sourire en même temps que sous mes paupières je sens sourdre des larmes.

Nous étions à peine à la moitié du mois, et sur les salaires que j'avais touchés pour le mois précédent il ne restait aux mains de ma mère que six dollars : c'était à peine suffisant pour la nourriture de trois personnes pendant la quinzaine. Ma mère vaquant aux soins du ménage, mon frère incapable de gagner, je restais seule chargée par la Providence de pourvoir à nos besoins.

Quelle tarentule tout insuflée d'orgueil me communiqua son venin de vanité ?

Ma modeste garde-robe me suffisait. Ma mère et mon frère me trouvaient belle dans mes peu voyantes toilettes, car leurs regards s'arrêtaient sur moi avec complaisance. J'étais heureuse de leur plaire : nulle ride ne plissait mon front.

Le bonheur est si près de nous.

Voici que tout à coup j'éprouve un désir irrésistible d'avoir, pour le dimanche suivant, une robe nouvelle. En vain le sentiment de mes devoirs, la précaire situation des miens me font une loi d'attendre au moins quinze jours pour satisfaire cette inutile et trop coûteuse vanité ; en vain mon bon Ange me fait comprendre que je foule aux pieds en cette circonstance, la bonne éducation que j'ai reçue, et me montre que je commets une faute qui sera une tache sur mon passé ; — rien ne m'arrête dans mon projet. C'est moi qui ai seule gagné tout l'argent le mois dernier ; la fantaisie me prend d'avoir une robe immédiatement ; je l'aurai.

Tout ce qui contrarie mon projet m'exaspère. Les Anciens disaient que Jupiter s'efforçait d'affoler les mortels dont il voulait la perte. Une véritable démence s'empara de moi. Un mauvais génie aveuglait ma raison.

Ma pauvre mère qui garde précieusement les six dollars qui restent pour vivre pendant la quinzaine me déroba des larmes qu'elle a versées en secret. Elle espère, sans doute, que ma raison triomphera de mon impardonnable aberration. Elle essaie de paraître avec un visage aussi calme que d'ordinaire. Ce calme apparent m'irrite ; j'y trouve une flagellation plus cruelle de ma conduite que les plus amers reproches qu'elle pourrait m'adresser.

Je m'oublie jusqu'à lui rappeler qu'elle ne gagne rien, qu'elle se croise les bras et que moi seule ai travaillé pour trois !.....

Qu'ai-je dit ! quel outrage j'ai lancé à la face de celle qui a tant donné pendant vingt ans à moi qui lui ai donné à peine pendant vingt jours !

Oh ! Vanité, voilà bien de tes coups !

Le pardon de ma mère effacera-t-il jamais la trace de ce soufflet sanglant ?

Pendant que je trace ces lignes, le rouge de la honte couvre mon visage. Mon cœur saigne à ce souvenir. Ma mère que j'aimais tant, je l'ai outragée pour un inutile objet de toilette. Ma

mère a gardé le silence ; elle n'a pas bondi sous l'insulte. C'est que le coup était trop lourdement asséné par son enfant aimée.

Mais le diable me poussait. Je crois vraiment que seule je n'aurais eu le triste courage de poursuivre.

A ma demande d'argent pour acheter les divers ornements qu'il fallait à ma robe, ma mère répondit doucement en me montrant la boîte où elle serrait ses précieux dollars : Prends. Et je pris. Et j'en pris une fois, et j'en pris trois fois jusqu'à ce qu'il ne resta plus qu'un seul de ces petits papiers portant le chiffre 1 marque de sa valeur. Alors seulement ma mère dit d'une voix ferme : Assez ; il faut du pain.

Et depuis ce jour jusqu'à la fin du mois on se priva de tout ce qui n'était pas absolument nécessaire à la vie.

Mais j'avais ma robe. Elle serait prête pour le dimanche. J'y travaillais moi-même à tout moment que mes occupations me laissaient libre. J'y travaillais le soir. Lorsque parfois le remords essayait de pénétrer jusqu'à mon cœur, ma sottise vanité lui fermait la porte en disant : J'aurai ma robe neuve pour dimanche.

A robe neuve il faut un chapeau neuf. Je l'aurai. Une modiste consentit à m'attendre jusqu'au reçu de mon salaire du mois. J'engageais mon salaire à venir.

Puis-je croire que c'est moi qui suis ainsi devenue le jouet d'une vanité qui m'a fait tomber dans l'oubli de tous mes devoirs ? Je voudrais me per-

suader que c'est un rêve ; mais hélas ! ma robe est là qui me rappelle la réalité.

Aimables lectrices, mes sœurs, je n'ose vous adresser cette parole de défi : que celle qui n'a pas péché me jette la pierre. Je puis dire cependant que si vous n'avez pas été aussi gravement coupables que moi, vous reconnaîtrez que la vanité, au nom de la déesse la Mode, nous fait souvent commettre des sottises.

Le dimanche vint. Ma robe avait été achevée le samedi soir à onze heures. Je pus l'étaler orgueilleusement sous un splendide soleil d'automne. Sous la brillante parure je sentais au cœur des morsures salutaires. Avec la vanité satisfaite arrivait heureusement le remords.

Je voulus faire admirer à ma mère ma toilette. Elle y jeta un regard distrait, tout en attisant le feu sous les pommes de terre qui avec un peu de sel devaient composer le souper.

Le repas fut triste. Avais-je donc emporté dans les plis de ma robe les bons rires et les joyeux propos qui égayaient nos soirées ?

Je me retirai de bonne heure, et en regardant ma robe je pleurai.

S'il m'était donné de rayer de mon existence cette semaine absorbée par la vanité, je consentirais volontiers à ne porter toute ma vie que des robes de bure.

Rien désormais ne remplacera pour moi le joyeux rire et l'affection des miens.

A. Bodaly.

L'Opéra Français.

Le public a lieu de se déclarer satisfait de la Direction de ce théâtre. On y donne cette année de belle et bonne musique, sans que le reproche d'un choix peu judicieux dans le répertoire puisse être renouvelé. Les représentations de *Faust*, de la *Favorite* et de *Si J'étais Roi* entr'autres ont été de fort beaux succès.

Tel qu'il est, avec les excellents artistes qu'il possède, l'Opéra Français est une école où se formera sûrement le goût du public sans aucun danger—si l'on continue de s'en tenir à la grande musique—pour la moralité.

La belle diction française, dans le dialogue, ajoute encore le charme de sa musique à celui de la partition, et nous réapprendrons là les traditions oubliées de la pure langue française.

Qu'on nous donne aussi des œuvres des maîtres modernes, tels que Léo Délibès, Dubois, Massenet, Saint-Saëns : c'est l'*amen* de notre compliment.

Météore.



MARIAGE D'UNE COMPATRIOTE.

Mademoiselle Alphonsine Smith, qui fut une de nos plus aimables concitoyennes, et qui habite Paris depuis plusieurs années, vient de se marier en France avec M. le Général Fayet, gouverneur militaire de Dijon, et officier de la Légion d'Honneur.

Le COIN DU FEU donne aujourd'hui—et de grand cœur—l'hospitalité à deux jeunes débutantes. Tout travail littéraire fait en bon français, et portant la marque de quelque talent, est cordialement accueilli chez nous. Nous serons toujours heureux de fournir aux jeunes écrivains l'occasion de se faire connaître et d'énoncer publiquement leurs idées...à condition qu'ils en aient.

∞ *Entendu à la Kermesse.*—Une officière des Beaux Arts entrant dans la salle des diners aperçoit quelques dévouées ambulancières lavant de leurs doigts blancs la vaisselle.

— “C'est ici les antipodes des Beaux Arts !... remarque la première !”

— “Oui, reprit l'une des laveuses improvisées; c'est ici le *Bas Art* !”

LA CUEILLETTE DES ORTIES.

Dans un Journal de Jeunes :

“Je vais te donner de nouveaux détails sur la

Kermesse, puisque tu le désires, quoique *as* tu dû bien tout voir *par* les journaux.”

∞ Dans l'oraison funèbre qu'un journal quotidien dédié à la mémoire d'une femme du monde : “M^{me} *** jouissait d'une bonne réputation et de quelque fortune”.

∞ “Les artistes, bien *qu'anxieux* de faire tout en leur pouvoir.” (*Un de nos journaux français.*)

∞ Sir W. Hingston ne veut être candidat *pour* aucun prix. (*le même.*)

LA LANGUE FRANÇAISE.

Le *Globe* de Londres publiait ce qui suit il y a quelques mois :

“Le chauvinisme n'a, ou tout au moins ne devrait rien avoir à faire dans les questions de science, bien que l'anglais soit la langue la plus répandue dans le monde entier, c'est le français qui domine en Europe, la partie la plus civilisée du monde; par conséquent, nous devons reconnaître avec les journaux scientifiques russes et allemands que le français est la langue qui convient le mieux pour les congrès politiques. Bien plus, la “langue de la diplomatie,” qu'on a louée parce qu'elle permet de dissimuler la pensée, se prête également bien à la révéler avec clarté et précision. Le traité et les manuels français relatifs aux sciences sont sans aucun doute les plus clairs de tous, et les savants anglais, sinon même les savants allemands, feraient bien d'étudier les meilleurs modèles français dans la façon d'exposer un sujet.”

Le Courrier de la Mode

La pluie morose a beau s'abattre sur nous, elle n'aura pas le dernier mot de la mode, car celle-ci sait la braver, et, à la rigueur, la narguer. Par exemple, on s'enveloppe dans des mantes bretonnes en cheviotte, à capuchon double de soie écossaise, ou dans de longs manteaux en tissu changeant, imperméable, et sous ces vêtements protecteurs on porte la ravissante toilette appelée "robe de pluie". C'est la jupe courte frôlant à peine la bottine en serge *bleu marine, tabac* ou *lierre*, doublée de taffetas et ourlée intérieurement d'une ruche de soie déchiquetée. Une petite veste, dans le genre des *figaros* de l'année dernière, s'échancre légèrement dans le dos, et s'orne d'un galon de laine ton sur ton formant trèfle; devant de chaque côté, même trèfle en galon. Une chemisette de nan-souk garnie de valenciennes beurre se met sous ce petit corsage; le pli du devant est ourlé de valenciennes plissé et attaché par des boutons de perles. Gants de Suède ou de Tyrol, bottines lacées, et bas de soie assortis à la teinte de la robe. Jupou et tissu imperméable avec trois petits volants. Canotier de toile cirée avec ailes de cormoran ou de faisan doré.

Les amazones sont en drap de Sedan noir ou bleu, la jupe toujours relativement courte, laissant voir le bout de la bottine. Le corsage très adhérent au corps avec postillon, manches plates un peu épaulées; col rabattu et cravate blanche. Chapeau de drap forme canotier, avec une voilette en application, blanche, dont la bordure fait tous les frais en s'enroulant autour de la calotte; gants blancs.

Savez-vous, maintenant, chères lectrices, quelle est la *crème* de la mode, le superlatif de la nouveauté? Voici: des collets très courts en piqué nankin garnis de broderie et guipure découpée avec volants de mousseline de soie blanche plissée. C'est absolument chic pour une femme très élégante; ou bien des collets très courts et très étoffés en soie changeante, voilés de tulle Bruxelles à pois noir ou blanc avec volants tuyautés pareils. Derrière le cou, un nœud "moulin à vent" en taf-

fetas changeant. Les robes de soie commandées pour les châteaux sont en belle soie à dessins *cache-mire* et *châle* sur fonds bleu, rose, blanc, etc. Les robes unies se garnissent sur les coutures (si toutefois ce sont des lés en 60), ou simplement sur les deux lés devant. Les corsages ont diminué l'ampleur de leurs manches, et quelques-uns de pur style Louis XVI ont des manches presque plates dans le haut, avec sabots de dentelles sur coude et fichu de dentelle venant tomber en flots sur les épaules.

Les garnitures, à peine sorties de chez nos grands passementiers, pour se rendre dans les ateliers fameux, consistent: en laizes de tulle noir incrustées de fleurs de dentelles écruës: ces laizes ont la hauteur d'une jupe, et se portent sur transparent de soie noire ou blanche. D'adorables empiècements en tulle noir fleuris d'imitation merveilleuse—point d'Angleterre, d'Alençon, etc.—voileront les corsages. Il y a encore le *galon malgache*, très original et tout à fait inédit, en tulle noir pailleté de bronze, et de cuivre dans toutes les teintes *sauvages* et *vert-dégrisées*. Ce galon se trouve en entre deux, cache-point, et dentelles de toutes les hauteurs. Très nouvelle aussi l'*églantine*, fleur de mousseline de soie brodée, que l'on détache pour poser sur des rubans de satin et que l'on découpe sous la fleur. La passementerie d'hiver consistera en une fleur en perle de jais avec ruban de satin plissé formant dahlia. Toujours des *motifs* détachés qui courent sur les tissus sombres. Tissus crêpelés, mais chauds et *solides*, paraît-il. Puis, les genres cache-mire et châle à palmettes, plus que jamais en vogue. C'est le moment d'utiliser les châles et les écharpes de nos grand'mères. On "incrusterà" dans les serges unies ces dessins multicolores que les Asiatiques savent si bien broder, et où transparaît malgré eux un peu de la barbarie de leur caractère; ces fleurs qui n'en sont pas, et ressemblent à des éclosions bizarres, sont apportées de bien loin pour contenter le caprice de nos belles élégantes.

Fleurs de Sang.

Dans le volume des Poésies de M. Sully Prudhomme, qui portent les dates de 1866-1872, figurent, à côté des *Epreuves*, des *Ecuries d'Augias*, des *Solitudes*, quelques pièces très belles qu'on connaît peu : *Impressions d'après la guerre*. Quatre morceaux seulement sont réunis sous ce titre ; nous publions le premier, où l'âme du subtil philosophe exhale sa plainte touchante.

Pendant que nous faisons la guerre,
Le soleil a fait le printemps :
Des fleurs s'élèvent où naguère
S'entre-tuaient les combattants.

Malgré les morts qu'elles recouvrent,
Malgré cet effroyable engrais,
Voici leurs calices qui s'ouvrent,
Comme l'an dernier, purs et frais.

Comment a bleui la pervenche,
Comment le lis renaît-il blanc,
Et la marguerite encore blanche,
Quand la terre a bu tant de sang ?

Quand la sève qui les colore
N'est faite que de sang humain,
Comment peuvent-elles éclore
Sans une tache de carmin ?

Leur semble-t-il pas que la honte
Des vieux parterres envahis

Jusques à leur corolle monte
Des entrailles de leur pays ?

Sous nos yeux l'étranger les cueille ;
Pas une ne lui tient rigueur,
Et, quand il passe, ne s'effeuille
Pour ne point sourire au vainqueur ;

Pas une ne dit à l'abeille :
" Je suis, cette fois, sans parfum ! "
Au papillon qui la réveille :
" Cette fois, tu m'es importun ! "

Pas une, en ces plaines fatales
Où tomba plus d'un pauvre enfant,
N'a, par pudeur, de ses pétales
Assombri l'éclat triomphant.

De notre deuil tissant leur gloire
Elles ne nous témoignent rien,
Car les fleurs n'ont pas de mémoire,
Nouvelles dans un monde ancien.

O Fleurs, de vos tuniques neuves
Refermez tristement les plis :
Ne vous sentez-vous pas les veuves
Des jeunes cœurs ensevelis ?

A nos malheurs indifférentes,
Vous vous étalez sans remords :
Fleurs de France, un peu nos parentes,
Vous devriez pleurer nos morts.

Sully Prudhomme.

Lettres d'une Marraine à sa Filleule.

(Suite.)

XV

J'ai trouvé, ma chère Héène, dans l'enveloppe qui contenait votre lettre, un petit billet qu'Aline y avait sans doute glissé. Votre jeune belle-sœur m'adresse des plaintes aussi touchantes que flatteuses : elle me dit qu'elle comprend aisément que vous occupiez la première place dans mon cœur,—mais qu'ayant pris la peine de vous parler d'elle quelquefois, je ne puis sans injustice la négliger complètement ; elle réclame mon atten-

tion, mes conseils, et me demande même de lui consacrer un feuillet *détaché*, qui deviendra sa propriété, et qu'elle pourra communiquer à ses amies de pension. Aline ajoute que le droit de pétition, qui appartient aux Français, ne saurait être interdit aux Françaises ; et elle m'annonce que pour peu que je tarde à m'occuper d'elle, je recevrai une pétition signée par toutes ses amies. Il faut bien se rendre à de pareilles instances. Vous m'excuserez, ma chère enfant, si je vous néglige un peu cette fois pour m'occuper principalement

d'Aline ; vous savez que cette négligence ne tire pas à conséquence, et que vous êtes toujours présente à mon cœur et à ma pensée. J'aurais pu écrire directement à Aline, mais je préfère mettre son *feuille*t à votre adresse, parce que je désire que vous preniez connaissance de mon entretien avec elle. Je ne connais pas votre jeune belle-sœur, et il pourra m'arriver de faire fausse route, de lui envoyer des conseils inutiles, ou de passer sous silence des avertissements qui lui conviendraient ; je vous charge d'expliquer mes erreurs et de suppléer à mon insuffisance. Cela dit, je vais écrire à mademoiselle Aline.

Mademoiselle,

Vous voyez que votre joli petit billet vous vaut une prompte réponse ; la confiance que vous me témoignez, m'a touchée, non parce qu'elle me flatte, mais parce qu'elle prouve un peu de défiance de vous-même,—par conséquent beaucoup de modestie. Ce sentiment vous sera plus utile pour le perfectionnement de votre éducation que tous les avis qui pourraient vous être adressés. Je suis bien éloignée de posséder toutes les facultés que vous me supposez ; mais je suis persuadée que le vif et sincère désir d'être utile peut douer d'une sorte de divination par laquelle on prévoit les écueils qui peuvent être dangereux pour ceux que nous aimons. C'est uniquement à ce sentiment, non à mon infailibilité, que vous devez vous adresser pour recevoir les avis que vous me demandez.

Le défaut le plus répandu, *de mon temps*, parmi les jeunes filles, était la timidité ; si j'en crois quelques esprits, un peu enclins à la satire, ce défaut serait à peu près inconnu à l'époque actuelle. Je ne veux point ajouter foi à ces méchants propos, et je vais raisonner avec vous tout comme si la timidité était aussi fréquente aujourd'hui que jadis.

La timidité—qui pourrait le croire ?—a pour origine l'amour-propre, c'est-à-dire cette variété d'amour-propre qui nous persuade que nous devons nécessairement attirer tous les regards et fixer l'attention universelle ; c'est la crainte de ne point donner lieu à des remarques flatteuses qui agit sur l'esprit, qui paralyse toutes les facultés, et qui communique à tous les mouvements une sorte de gaucherie anxieuse, pénible pour ceux

qui l'éprouvent et pour ceux qui l'aperçoivent. Si l'on pouvait se juger avec plus de modestie, si l'on raisonnait avec assez de justesse pour comprendre que l'on n'est pas, que l'on ne saurait être l'unique objet sur lequel se concentre l'attention de tous, on serait moins timide, partant plus simple et plus naturelle. C'est là le premier point que je livre à vos méditations, en espérant que vous puiserez dans cette persuasion le courage de vous mouvoir, de parler et de rire avec mesure et convenance, c'est-à-dire sans exagération dans aucun sens.

Ce même sentiment d'amour-propre produit sur certaines natures des effets tout à fait opposés : l'espoir, le désir de fixer l'attention générale, ou la persuasion que l'on ne peut manquer d'exciter cette attention, se manifestent par une exubérance de gestes, de paroles, par une assurance de maintien tout aussi déplaisantes que la timidité dont je viens de vous parler. Combien ces jeunes filles seraient plus charmantes si, elles aussi, elles pouvaient se dire que l'on ne s'occupera pas uniquement d'elles, et qu'elles obtiendraient plus sûrement l'approbation qu'elles recherchent si elles la poursuivaient moins bruyamment.

Hé quoi ! me direz-vous, le même sentiment conduit les natures les plus opposées à des écueils, différents sans doute, mais qu'il faut également éviter ? Qu'y a-t-il donc entre ces deux extrêmes, entre la timidité et l'assurance ? Il y a, ma chère Aline, l'aisance modeste, que je vous souhaite : elle sera fondée sur le désir d'éviter l'affectation dans tous les genres ; elle vous inspirera dans toutes les circonstances, si vous réussissez à écarter de vous la vanité (notez que j'ignore si vous en avez) et les prétentions qui en sont la conséquence ; elle vous rendra parfaitement aimable, si vous consentez à ne jamais mettre en évidence les talents que vous possédez, l'intelligence dont vous êtes douée ; et, croyez-en mon expérience, tous ces dons brillants seront bien plus appréciés si vous vous décidez à ne point les produire à tout propos et hors de propos. Si la vanité, qui est aveugle de naissance, pouvait juger sainement des choses, elle vous donnerait les conseils que je vous adresse, et qui, je l'espère et je le préfère, seront ratifiés par votre cœur et par votre raison.

Ne parlez ni tout bas, de façon à n'être entendue que d'une seule compagne, ni trop haut,

de façon à vous imposer à tout le monde ; évitez en toute occasion les chuchotements, les rires étouffés, qui pourraient donner lieu de supposer que vous vous moquez de quelqu'un. La moquerie est l'un des défauts les plus déplaisants et les plus dangereux, et aussi l'un des plus déplaisants et les plus répandus parmi les jeunes filles ; elles l'exercent sans trop savoir ce qu'elles font, pour parler, pour faire à ce qu'elles croient, preuve d'esprit. Mais tout le monde ne les juge pas avec l'indulgence que l'on pourrait avoir pour quelques-unes de ces jeunes égarées, entraînées par l'exemple, et faisant le mal plutôt par ignorance que par méchanceté. Une jeune fille moqueuse est considérée comme une sorte de fléau qui inquiète tout le monde ; elle éveille des animosités, des rancunes, des méfiances qui survivent même aux efforts qu'elle peut faire plus tard pour corriger ce défaut. On croit difficilement à sa conversion, et l'on garde les premières impressions qu'elle a données en paraissant dans le monde. Cette sévérité ne paraîtra pas injuste, si l'on veut bien réfléchir à tous les mauvais sentiments qu'impliquent les habitudes moqueuses : elles prouvent que l'on est doué d'une sorte de cruauté qui se complait à mettre en saillie les ridicules de nos semblables, à les exagérer pour les humilier s'ils sont présents, pour les déconsidérer s'ils sont absents ; elles prouvent que l'on est dépourvu de bonté, d'indulgence, et que l'on n'est pas accessible à cette sorte de solidarité qui existe entre les cœurs bien doués et l'humanité tout entière, et qui leur fait ressentir les méchancetés dirigées contre autrui absolument comme s'ils en étaient personnellement victimes. Si l'on a quelque bonté, en effet, il est impossible de ne pas éprouver un sentiment pénible en assistant à des attaques dirigées contre la laideur ou la disgrâce, et même contre certains ridicules qui peuvent parfaitement s'allier avec le caractère le plus honorable. Les personnes moqueuses font preuve, non d'esprit comme elles le croient, mais au contraire d'un manque d'intelligence qui les réduit à se consacrer à cette triste tâche de tout abaisser, afin de n'être pas dominées par des qualités qu'elles ne peuvent égaler. Le plus sot esprit du monde est celui des moqueurs ; leur tâche est bien aisée : y a-t-il quelque chose dont on ne puisse se moquer ? Les esprits mal faits et

les âmes sans grandeur peuvent se moquer de tout et de tous : pour ridiculiser une qualité, il suffit de l'exagérer ; et ceux-là même qui sont le plus disposés à la moquerie sont justement ceux qui y sont le plus exposés. Quand on les épargne, ce n'est pas parce que l'on ne saurait se servir de leurs armes, mais parce que l'indifférence ou la bonté interdisent les représailles.

Vous ne serez donc pas moqueuse, ma chère Aline ; vous me le promettez, n'est-il pas vrai ? Si quelques-unes de vos compagnes vous donnaient jamais l'exemple de la moquerie, gardez-vous de le suivre, et souvenez-vous toujours que ce défaut est celui des petits esprits et des cœurs secs.

Quelles que soient vos aptitudes et les connaissances que vous venez d'acquérir, n'exprimez jamais des opinions absolues sur les questions d'art ou de littérature. Vos connaissances ne peuvent être qu'imparfaites ; la comparaison et l'expérience peuvent seules les établir sur des bases un peu sûres ; et lorsqu'on s'avise à votre âge d'exprimer son avis sur le mérite des artistes et des penseurs, on ne peut guère faire autre chose que répéter le jugement d'autrui. Je ne vous interdis nullement de formuler vos propres impressions ; mais je m'oppose, dans votre intérêt, à ce que vous répétiez servilement les jugements qui auront été émis devant vous. L'opinion d'une jeune fille peut être sensée et vraie, mais à la condition d'exprimer son propre sentiment. L'enthousiasme par imitation est une affectation dont il faut se garantir : d'abord, parce que l'affectation est toujours un mensonge ; ensuite, parce que l'habitude de se servir du jugement d'autrui nous rend incapables de posséder la faculté de juger sainement les choses par nous-mêmes.

En un mot, Aline, gardez-vous de parler des choses que vous ne pouvez connaître qu'imparfaitement : c'est vous dire qu'une jeune fille doit écouter plutôt que de se faire écouter. Je ne vous impose pas le mutisme, je vous conseille l'attention : observez, pour pouvoir juger et pour savoir vous conduire quand vous serez plus âgée.

On me dit que vous irez à quelques bals cet hiver. Je n'ai pas la puissance et l'autorité d'un réformateur ; je le regrette, car, si je les possédais, j'introduirais quelques changements dans les divertissements chorégraphiques de l'époque ac-

tuelle. *De mon temps* (éternel refrain des vieilles gens !) une jeune fille ne valsait jamais. Ah ! si les danseurs et les danseuses pouvaient se voir bondissants, cherchant à rattraper la mesure, tantôt à l'aide d'un pas démesuré, tantôt par une foule de petits pas saccadés, la réforme que je souhaite serait bientôt faite ! Ils se trouveraient si comiques, qu'ils ne consentiraient plus à divertir la galerie. Je ne serais pas étonnée d'apprendre que M. Guymont vous engage à vous abstenir de cette danse. Si telle est sa décision, j'y applaudirai de tout mon cœur.

Les danseurs se divisent en plusieurs catégories : il en est qui, soit par leur position dans le monde, soit par leur bonne grâce, sont fort enviés par toutes les danseuses réunies dans un bal ; d'autres sont *ternes*, on ne leur accorde aucune attention ; d'autres, enfin, sont franchement désagréables, parce qu'ils ne sont pas les *lions* de la soirée. A quelque catégorie que puissent appartenir les danseurs qui viendront vous inviter, ne manquez jamais de les traiter avec une égale politesse ; n'employez aucune de ces petites ruses auxquelles on recourt pour substituer un danseur *marquant* à un danseur *terne* ou même désagréable. Je ne sais rien de plus pitoyable que ces manœuvres dictées par la vanité, et qui peuvent aboutir à humilier profondément l'homme que l'on *sacrifie*, et qui s'aperçoit toujours de la préférence que l'on accorde à un autre, ou bien enfin occasionner des querelles graves, dans lesquelles il serait affreux de voir figurer le nom d'une jeune fille. Les hommes, d'ailleurs, j'entends même ceux qui sont l'objet de ces préférences, ont une estime fort médiocre pour les femmes qui n'ont point d'autre mobile que la vanité, et qui, pour satisfaire ce sot sentiment, ne craignent point de s'exposer à des reproches pénibles et à des explications fâcheuses. Ainsi donc, *règle générale*, acceptez les danseurs qui viennent vous inviter, et remplissez scrupuleusement vos engagements par ordre d'*ancienneté*, absolument comme dans les administrations. Si vous n'avez pas une mémoire assez sûre pour lui confier le soin de classer avec exactitude les invitations que vous aurez reçues, portez sur vous un petit carnet, et inscrivez vos engagements, sans affectation et sans paraître attacher une importance trop grande à la gloire de posséder une longue liste d'invitations.

Un défaut très répandu parmi les jeunes filles est celui qui consiste à employer de préférence les termes les plus outrés. L'exagération n'ajoute jamais rien à la force et à la grâce des discours ; elle les boursoufle, elle les alourdit, et leur donne un air d'affectation qui excite la méfiance. Une jeune fille dira volontiers qu'elle aime *énormément* une fleur, ou un morceau de musique, ou son petit chien ; elle peut aimer tout cela, et même l'aimer *beaucoup*, mais non *énormément*. Il faut se méfier des adverbes comme des adjectifs dans la conversation : employés à propos, c'est-à-dire avec modération, ils peuvent rendre des services, en accentuant quelques traits ; mais leur abus devient fatigant et même ridicule, et c'est bien à ces exagérations de langage que l'on peut appliquer le proverbe si connu : *Qui veut trop prouver ne prouve rien*.

Cet inconvénient n'est pas le seul qui s'attache à l'emploi des termes outrés. Ce qui n'était qu'une habitude de langage devient aisément une habitude d'esprit ; les choses perdent leurs véritables proportions quand on les voit au travers d'un verre grossissant ; les mécomptes les plus légers deviennent des contrariétés formidables, celles-ci se transforment en malheurs dignes d'exciter la compassion générale, et l'on devient, sans s'en apercevoir, injuste et exigeante, parce que l'on a méconnu les lois qui régissent les rapports des mots avec les choses. L'entendement se trouble par l'emploi des expressions qui dépassent le but que l'on veut atteindre, absolument comme la vue peut s'altérer par l'usage de verres trop forts. Mais je m'aperçois qu'il est temps d'interrompre mes comparaisons empruntées trop souvent à l'optique. Si mes images vous semblent peu élevées, songez, pour m'excuser, qu'il s'agit avant tout de vous envoyer mon sentiment aussi nettement formulé que cela m'est possible, et que, pour atteindre ce but, je dois emprunter mes comparaisons à un ordre de faits qui vous soient familiers.

En vous chargeant, ma chère Aline, de faire accepter à Hélène l'infidélité dont je me rends coupable envers elle en vous consacrant ma lettre tout entière, j'ajoute quelques mots à votre adresse : je m'occuperai certainement de vous dans le cours de ma correspondance avec ma filleule, mais je serai exposée à vous adresser souvent des avis superflus, si vous ne m'aidez un peu en m'indiquant à peu près les sujets sur lesquels vous souhaitez d'être conseillée par moi. Ecrivez-moi donc quelquefois ; adressez-moi non pas seulement vos demandes personnelles, mais aussi celles de vos amies ; en un mot, aidez-moi si vous voulez que je vous conseille.

Em. Raymond.

(*A Suivre.*)

L'Exposition de Peinture a l'Association Artistique.

Nous regrettons que le peu d'espace qui nous reste dans la présente livraison ne nous permette pas de parler au long de cette exposition si importante tenue au Carré Phillipps.

C'est celle des peintres les plus célèbres depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Toutes les écoles sont représentées dans cette admirable collection qui est prêtée par quelques riches citoyens de cette ville.

Nous ne saurions trop encourager nos lecteurs à aller voir ces belles peintures, car les occasions sont rares pour les amateurs de ce pays de voir ces chefs-d'œuvre qu'en Europe on peut aller admirer dans les Musées.

Nos Yeux—Nos Oreilles.

Chez les enfants, l'œil se fatigue vite sous l'influence de la lumière ; tournez les berceaux à contre-jour, entourez-les de rideaux à transparents bleus ; protégez les yeux par de voilettes bleues ou vertes et non blanches.

Quand la vision à l'aide des 2 yeux commence à se produire, tenir l'attention de l'enfant en éveil à des distances supérieures à 35 centimètres.

Il est indispensable, même pour les vues normales, de reposer les yeux en s'exerçant à la vision des objets éloignés ; la vie au grand air réalise ces conditions.

L'organe de l'ouïe est mieux protégé que l'œil. Les seules parties accessibles sont la membrane du tympan et la caisse du tympan.

Le canal auditif externe sécrète une matière cireuse jaune, qui, en s'accumulant, peut intercepter les sons et produire de la surdité. Remédier à cet inconvénient en instillant de l'eau tiède.

La membrane du tympan peut être déchirée : 1^o par l'introduction de corps durs et pointus dans l'oreille ; 2^o par la perception de tons intenses ; 3^o enfin, par la production d'abcès. Pour éviter les accidents consécutifs aux brusques variations de température, disposer dans le canal auditif un peu de coton cardé.

Une nouvelle entreprise canadienne qui prend de l'essor.

Lorsqu'un instrument obtient un succès aussi inouï que le piano "Pratte," lorsqu'il a été approuvé et recommandé par les musiciens les plus célèbres, par la presse, et par un public naturellement porté en faveur des facteurs étrangers en renom, on peut affirmer qu'il possède des qualités plus qu'ordinaires et qu'il a atteint un degré élevé de perfection.

"Il n'y a pas de doute," disait tout récemment un musicien très connu, que "*le piano Pratte est le piano de l'avenir.*" Le mécanisme est si sensible, la richesse et la pureté du son qu'il peut assujettir à toutes nuances de l'expression, ont étonné et réjoui les nombreux artistes et les professeurs qui l'ont essayé. La preuve que le public sait reconnaître ces hautes qualités, c'est que les pianos "Pratte" sont enlevés aussitôt que finis.

A. C. Lachance

PROFESSEUR DE

☀
Mandoline, Guitare,
Banjo et Bandola.

325 RUE DORCHESTER.

Hotel Victoria . .

— QUEBEC.

Chambres en suite, avec bains,
etc. etc.,

PRIX MODERES.

Institut Kneipp

DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin :

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foin et autres Emmatlottements. Chambres et Pension à la Kneipp.

PRODUITS ALIMENTAIRES

Livres relatifs à la méthode.

Maladies Traitées avec Succès :

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

LEPHONE BELL 3468.